Six jours dans la vie d'une femme

Charline88

Le jardin d'Aphrodite

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur ou l'éditeur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustrations : Creative Commons, Domaine Public CC0

Création : Le jardin d'Aphrodite
Distribution : https://www.le-jardin-aphrodite.fr

Charline88

Six jours dans la vie d'une femme

© Le jardin d'Aphrodite - Juin 2020

Sommaire

Allô ma belle ! **3**

Le feu sacré **13**

Les amis précieux **21**

Les Jeux interdits **31**

Les folies passagères **41**

La spirale infernale **51**

Retour de flamme **63**

Les serments d'ivrognes **75**

Les incertitudes du retour **87**

Allô ma belle !

« La bouche à demi ouverte sur des dents de carnassier, il ressemble à un loup. » Voilà à quoi songe Laure. Ce type, un gamin qui doit avoir dix ou douze ans de moins qu'elle, bave devant la femme de quarante-trois hivers. De grands yeux noisette, une coupe de cheveux rase comme les jeunes aiment en porter de nos jours et une gouaille à faire mourir de honte un concierge, ça, c'est Renaud. Il a suivi la brune sur tout le parcours du marché, et quand elle est venue se réchauffer au Café de la Place, il n'a rien trouvé de mieux que de venir s'asseoir à ses côtés.

Renaud est le fils de ses plus proches voisins. Mais c'est vrai qu'il a bien grandi, poussé comme une plante mal domestiquée. Ses parents ne se préoccupent guère de lui et ses fréquentations sont parfois plus que douteuses. Les gens qui viennent de le rejoindre ne sont pas vraiment ce qu'on peut appeler la crème des jeunes du village, mais Laure ne cherche pas vraiment à discuter avec lui, et eux par extension. Cependant, seule, elle se sent soudain devenir toute petite quand l'un d'eux l'interpelle :

— T'es trop belle ! Tu dois être bonne au lit. C'est quoi ton nom ?

— Tu pourrais avoir un peu de respect ! Je pourrais être ta mère.

— Ben... non, si j'avais une mère comme toi, je la baiserais soir et matin. Tu n'as pas envie de passer un moment avec moi ? Ou avec nous si tu préfères. Un gang-bang non, ça te dirait pas ?

— Ça suffit ! Allez jouer ailleurs, vous voulez bien ! Je n'ai pas envie d'en entendre plus.

— Tu la connais cette pouffe, Renaud ? Elle est trop bonne ! Sûr que si elle baise...

— C'est ma voisine. Mais elle a déjà un mâle, un pote de mes vieux.

— Eh bien, question respect pour tes parents, chapeau ! Alors je comprends que tu n'en aies pour personne.

— Calme-toi, la rombière. Tu veux vraiment pas que nous allions faire un tour chez toi ? On aime baiser, nous. Pas toi ?

— Tout d'abord, je ne « baise » pas, comme vous dites, et puis j'ai déjà un mari, alors pas besoin de gamins pour me parler comme ça !

— Allez, sois pas farouche, la greluche... Renaud, tu nous montres le chemin ? On va raccompagner madame.

— Laissez tomber. Son mec est avocat ou un truc du genre, et on aurait des emmerdes.

— Tu as peur, mec ? Faut pas. Tu sais, je suis sûr qu'elle couinerait comme jamais, cette belle cochonne.

— Arrête, Jules ! Laisse tomber, je n'ai pas envie de me retrouver chez les keufs.

— T'as de la chance, mamie... mais tu ne perds rien pour attendre.

Le grand type semble un peu plus âgé que les trois autres et il est menaçant. Enfin, ici Laure sait bien qu'elle ne risque pas grand-chose, mais il lui faut rentrer chez elle, et c'est à trois bons kilomètres à pied. Une sorte de regret d'être venue sans voiture, juste pour se dégourdir les gambettes, traverse son regard d'un bleu sans nuages. Ce gaillard-là est bien capable de... Elle chasse d'un geste de la main cette pensée idiote.

⋆

Gaby est parti pour six jours, et Laure, qui rentre chez elle, se retourne fréquemment au moindre petit bruit. Ce con lui a collé la trouille et elle ne se sent pas tranquille. Alors quand elle parvient enfin chez elle, c'est avec soulagement qu'elle s'enferme dans la maison. Ici, au moins personne ne viendra la déranger. Machinalement elle prépare son repas et, solitaire, déjeune en tête-à-tête avec la télé. Gabriel, son mari, est bien loin d'elle et elle songe avec nostalgie que s'il était là, le temps gris de cet après-midi se prêterait bien à des fantaisies conjugales.

Ce n'est que le deuxième jour, mais il lui manque déjà. Les propos de ce jeune crétin lui reviennent en tête et elle en attrape la chair de poule. Les frissons qu'elle a sont autant de peur que de froid. Elle s'étend sur son canapé et s'enroule dans un plaid. Le feu dans la cheminée ronronne, l'inondant enfin de sa chaleur douce. Une envie de dormir l'étreint. Ses paupières se font lourdes et elle finit par sombrer dans une sorte de semi-coma peuplé de mains qui la persécutent, de garçons sans visage qui tentent de la caresser.

Finalement, c'est le téléphone qui la ramène aux réalités quotidiennes, et son éveil est douloureux.

— Allô ?

— Laure... toi et notre maison, vous me manquez.

— Oh, Gaby... ça se passe bien ton séminaire ?

— Oui. Mais toi, tu as une petite voix.

— Je m'étais assoupie et je cauchemardais gentiment.

— Ah ! Rien de grave, j'espère.

— Non, juste cette solitude qui me pèse déjà ; en plus, il fait frisquet chez nous.

— Tu as fait du feu ?

— Oh que oui ! Je suis sur notre canapé et bien installée.

— Hum, tu me donnes des idées, là !

— Ah ? Et lesquelles, Monsieur mon homme ?

— Je te laisse imaginer...

— Ah non ! Tu en as trop dit, ou pas assez. Alors dis-moi maintenant : tu ne peux pas me laisser comme ça avec l'eau à la bouche.

— Seulement à la bouche ? Tu sais de quoi j'aurais envie, là ?

— Je veux te l'entendre dire... Allons, sois courageux, dis-le-moi !

— Eh bien je viendrais me glisser près de toi sur notre canapé, et mes mains...

— Oui... Que feraient-elles, tes vilaines pattes ?

— Oh, elles referaient pour notre plaisir ces chemins que tant de fois elles ont déjà parcouru, mais qu'elles ne se lasseront jamais de revisiter.

— Hum... Attends, je repousse le plaid. Vas-y, je t'écoute.

Dans l'écouteur, il lui murmure des mots d'affection. Il lui redit avec douceur comment il lui ferait l'amour, comment il la prendrait de tout son cœur et de toutes ses forces. Laure se sent mollir, et une envie partagée monte en elle. Même loin d'ici, ce bougre d'homme arrive encore à lui donner du plaisir. Ses mains caressent les endroits que d'une voix suave il lui indique vouloir ré-explorer, et elle se perd dans les méandres de son propre corps. Puis c'est à son tour de lui décrire avec précision ces endroits qu'elle aimerait bichonner de sa bouche, de ses mains, et de toutes les manières possibles.

Loins l'un de l'autre, ils parviennent quand même à assouvir leur faim, à épancher leurs désirs si violents. Alors qu'il a raccroché depuis longtemps déjà, ses menottes continuent à explorer les bas-fonds de ce ventre auquel il a mis le feu. Bon sang, si seulement il était là ! Finalement, de guerre lasse, elle parvient à glisser en elle quelques doigts qui ne tardent pas à revenir trempés de cette excursion intime.

Elle a un orgasme qui la fait frémir. Voilà, elle a joui et, ses jambes un peu lasses, elle remet une bûche dans l'insert : la chaleur doit être gardée pour sa soirée qui s'annonce bien morne. Une

dînette sans grand appétit puis une douche amènent la jolie brune à l'heure de ce film qui, dans quelques minutes, va débuter. Elle a totalement oublié l'algarade du marché, et c'est en déshabillé plutôt sexy qu'elle rejoint son sofa avec un sourire. Cette maison – leur maison – est un havre de paix, et seul son mari absent marque une différence avec les soirs habituels.

Le film, tiré d'un roman d'Agatha Christie, Laure le savoure avec empressement. Les volets électriques qui se sont abaissés tous ensemble l'isolent du monde, et le vent du soir s'en trouve plus étouffé. Dehors il va faire froid, geler aussi c'est certain, alors elle regarde les flammes avec un sourire. C'est en se préparant une camomille que la sonnette de la porte la fait sursauter, lui donne des frissons. Sans hâte, elle s'approche de l'interphone.

— Oui ?

— Madame Laure... c'est Renaud.

— Oui ? Et que me veux-tu à une heure pareille ?

— Je veux m'excuser pour notre comportement de ce matin.

— C'est bon, c'est fait, tu peux aller dormir sur tes deux oreilles.

— Oh, s'il vous plaît... il n'y a personne chez moi et je n'ai pas de clés. Il fait un froid de chien, et je voudrais juste attendre mes parents au chaud.

— Je... je ne suis pas certaine que... ce soit raisonnable. Il est tard, et...

— S'il vous plaît, je vous en prie... Il gèle, et je n'ai rien sur le dos !

Laure hésite un instant et puis, sans trop savoir pourquoi, elle actionne le portail électrique. En attendant qu'il fasse les trente ou quarante mètres de la rue à la maison, elle file passer une robe de chambre. Quand il frappe de petits coups contre la porte, elle jette encore un coup d'œil par le judas, puis elle ouvre. C'est vrai qu'il est en chemise et que le temps est plutôt à la neige. Il pénètre dans l'entrée.

— Merci ! Vous êtes gentille. Vous savez, je voudrais que vous m'excusiez pour notre comportement...

— Oui, tu l'as déjà dit. Tes parents rentrent tard ?

— Je... franchement, je n'en sais rien. Nous ne sommes pas très proches, eux et moi.

— Si tu te comportes avec eux comme tu l'as fait avec moi, je peux comprendre leur position.

— Vous avez sûrement raison.

— Bon, entre et passe au salon. Il y a du feu ; au moins tu n'attraperas pas la crève.

— Merci, vous êtes... gentille.

— Tu te répètes, là. Tu veux boire quelque chose de chaud ? J'ai encore de l'eau pour une camomille ou une autre tisane ; je n'ai pas de café.

— C'est bien ; ça ira, je vous assure. Je...

— Oui ? Tu veux quelque chose ?

— Je retire mes chaussures ? Je ne voudrais pas salir votre maison.

— Ah. Attends... Tiens, voici des chaussons. Ils appartiennent à mon mari, mais...

— Ah oui, il n'est pas là, Gabriel ?

— Non.

Laure se dit d'un coup qu'elle a été trop prompte à répondre : désormais, le gamin sait qu'elle est seule. Mais bon, il n'a pas l'air aussi... méchant qu'au bar sur la place du marché. Il a passé les pantoufles et elle l'escorte vers le salon. Il s'assoit sur le canapé alors qu'elle prend place dans un fauteuil, face à lui. Elle resserre d'un cran la ceinture de sa flanelle qui masque presque tout d'elle : Renaud est plus agréable qu'au bistrot, mais on ne sait jamais... Il ne la quitte pas des yeux. Les flammes montent en crépitant dans le foyer, et le garçon semble revigoré.

— C'est beau, chez vous !

La brune se met à sourire. Il est touchant, là, sur le canapé avec les yeux qui papillonnent comme s'il allait s'endormir. Le cadre change et le jeune n'a plus rien de commun avec ce qu'elle a vu de lui dans la matinée, comme quoi les gens sont tous différents selon l'endroit et les personnes avec qui ils se trouvent.

— Tu veux que je remette la télé ?

— Faites comme vous voulez ; je ne veux pas vous ennuyer. Vous êtes... ça, c'est sûr, vous êtes gentille et tellement belle...

Elle se sent bizarre devant ces compliments de la part d'un voyou qui l'a presque... humiliée en public il y a quelques heures. Il est calme, silencieux, avec des yeux qui ne la quittent plus et elle se sent dans ses petits souliers. Si seulement Gaby était là ! Finalement, ça a beau être un gamin, il n'en est pas moins un homme jeune et il y a des regards qui ne trompent pas. Elle se sent presque vulnérable à cet instant. Elle se lève pour aller chercher à la cuisine sa tisane qui a dû suffisamment infuser, et quand elle revient, le téléphone sonne une fois encore. Sans réfléchir, elle s'empare de l'engin et la voix de son mari lui tombe directement dans l'oreille :

— Mon amour... si tu savais comme l'intermède de l'après-midi m'a mis en appétit ! J'ai encore plus envie de toi.

— ...

Elle n'ose pas répondre : le garçon sur le divan pourrait suivre toute la conversation. Alors que le haut-parleur est resté enclenché, Gabriel parle normalement et sa voix est reçue aussi par l'invité surprise. Comme elle ne répond rien, intrigué, l'époux lui demande tranquillement :

— Ça va, mon cœur ? Tu n'as pas envie de moi ? Tu es toujours au salon ? Devant la télé ? Je t'imagine en déshabillé. Tu es en nuisette ?

— Ou... oui.

— Ça ne va pas ? Tu n'as pas envie de... jouer avec moi ?

— Ce n'est pas ça, mais...

— Oh, s'il te plaît, c'est déjà si difficile d'être seul ici... Laisse-moi te dire ces mots que tu adores. J'aimerais que tu me suces, là, en ce moment. Je te mettrais à genoux sur la moquette et... hum ! Ta langue sur mon gland... ce serait divin.

— Gaby...

— Oh oui, mon amour ! Qu'est-ce que j'aime ta voix quand elle se voile de la sorte... Dis-moi que tu as envie de moi, que toi aussi tu voudrais...

Sur le canapé, le jeune homme la fixe et ses mirettes ne l'abandonnent plus. Ses yeux sont brillants comme deux diamants. Naturellement, il entend ce que dit le correspondant au bout du fil. Laure ne peut plus arrêter le flot de paroles de son mari. Et l'autre qui lui sourit... Elle ne sait plus vraiment sur quel pied danser. Alors elle ne bouge pas, tétanisée, quand le garçon se lève et s'approche.

— Laisse-moi te remonter ta nuisette... Oh oui, j'imagine ton ventre nu. Tu sens mes mains ? Réponds-moi, je t'en supplie ! Dis-moi quelque chose.

— Je... je t'aime, Gabriel, mais je suis fatiguée et voudrais aller me coucher.

— Laisse-moi encore quelques minutes, mon amour, juste le temps de jouir de te savoir nue pour moi...

Et à ses côtés, Renaud qui passe ses mains sur son visage. Comment l'envoyer paître sans se trahir ? Il est certain que Gaby ne comprendrait pas, plus maintenant, qu'un autre homme soit chez lui alors qu'il... Et le gaillard qui suit les indications téléphonées... Il ouvre la robe de chambre et sa main suit le bas de la mousseline fine. Il écoute le mari qui parle, parle encore alors que sa femme a entre les cuisses une main qui n'est pas la sienne. Et les soupirs qu'elle lui renvoie, il les pense pour lui, pour ses caresses virtuelles. Une étrange atmosphère la submerge. La main du jeune est sur ses seins, et elle ne trouve pas de parade pour la repousser.

Elle tente bien de se reprendre, mais le garçon a de la force ; et puis il y a ces mots qui lui entrent dans le crâne et les doigts de ce

type qui la tripotent. Elle voudrait trouver une excuse mais elle n'en a pas. Et son Gaby qui croit que les râles qu'il perçoit, c'est lui qui les provoque... Il a seulement à demi tort. Renaud a réussi à lui faire écarter les jambes, et ce salaud arrive à faire pénétrer un doigt en elle.

— J'aime quand tu vibres pour moi, mon ange. Oh, si tu voyais comme je bande ! Prends-la dans ta main...

— Humm...

— Oui, c'est ça, jouis pour moi, avec moi ! Vas-y, ma belle salope, je t'aime et j'ai envie de toi. Attends que je rentre et tu vas voir...

La brune halète sous les doigts qui la fouillent, et les mots qui percutent son esprit ne sont pas pour arranger les choses. L'autre se frotte contre sa cuisse et elle sent cette queue qui tressaille, emprisonnée dans un jean délavé. C'est dingue comme situation ; et dire que c'est elle qui a fait entrer le loup dans la bergerie... Il sort cette trique et lui guide le poignet vers la tige chaude. Comment repousser la bite alors que son Gaby la pense seule ? Dire un mot serait se trahir, et Dieu seul sait comment finirait cette affaire.

Il s'est encore – comme si c'était possible – rapproché, et la verge se colle à la chatte qu'elle défend de moins en moins violemment. Cette fois sa chair est faible et elle sent bien qu'elle va lâcher la rampe. Mais c'est tout juste si ce n'est pas elle qui... oui, elle qui ouvre les cuisses pour qu'il atteigne la cible. Et son mari qui, d'une voix qu'elle saurait reconnaître entre mille, halète comme s'il allait se répandre sur la moquette ! Mais il est à des centaines de bornes de là.

C'est fait. Ce Renaud est passé derrière elle, et les genoux fléchis il a réussi à entrer dans ce que son mari fait mouiller. Mais est-ce lui, ou bien surtout cette situation nouvelle qui lui fait cet effet ? Elle répond avec fougue aux sollicitations vocales de l'un et celles, plus physiques, du jeune. Mentalement, elle se traite de cruche, de conne, de tous les noms d'oiseaux de la Terre, mais ne fait plus rien

pour échapper à cette foutue queue qui lui laboure les entrailles. Et, bien sûr, en prime elle jouit si fort que Gabriel en est satisfait et heureux.

— Je t'adore, ma salope ! Je n'aurais jamais pensé que juste avec mes mots... pas plus que je n'aurais cru que tu me ferais gicler ce soir ; tu es... unique, mon amour ! Je t'aime.

— Oh, Gaby, c'est trop fort...

Elle se laisse aller à hurler. Le téléphone lui tombe des mains, et pourtant le jeune homme continue à la pistonner. Il veut aussi sa part du gâteau, il veut aussi se vider. L'écran du portable se teinte de noir alors que le gamin devient blanc comme un linge. Ses jambes tremblotent tandis que sa semence se répand sur le cul de la belle brune. Et, bon sang, comme il aime la chatte de cette voisine si vicieuse ! Elle gagne à être connue, et il ne s'en est pas privé. Loin de là, son mari est heureux d'avoir réussi à envoyer en l'air son épouse sans la toucher, comme quoi il faut peu de choses pour rendre les gens heureux.

Le feu sacré

Au sol, la petite tache noire du téléphone ne gêne plus le garçon qui tient par les hanches la jolie brune. Laure ne fait rien pour arrêter le jeune de la limer ; elle a même tendance à se dandiner pour que la pénétration soit plus profonde. Aucune difficulté pour qu'elle se mette à genoux alors que le gosse la suit dans cette position. Les râles, soupirs et gémissements fusent dans le salon. Elle se laisse prendre et se permet même de le sucer alors qu'il lui présente une queue qui n'a rien à envier à celle de son mari. Pour le moment, elle refuse de songer à ce qu'elle fait.

Comme c'est Gabriel avec son coup de téléphone qui a provoqué chez elle cette montée irrépressible d'envie, elle se donne bonne conscience en pensant ainsi. Le jeune, s'il en profite bien, ne l'a pas violée non plus : elle ne pouvait que finir avec cette bite, et c'est un peu son mari qui la baise là, sur la moquette de leur salon. Elle sent bien ce sexe qui la perce tantôt lentement, parfois plus vite, au rythme qu'elle impose à son propriétaire en ondulant des hanches.

Et le voisin qui ne fait rien d'autre que se cramponner pour ne pas être viré de cette chatte d'où s'échappent de petits bruits si délicieusement érotiques... Avec ceux-ci, un parfum de cul se répand partout dans la pièce. Elle lui fait l'amour comme s'il s'agissait de son mari, et l'autre se laisse aller à subir ce qu'en fin de compte elle décide. C'est long, c'est bon, et il ne lui oppose que la fougue et la jeunesse turbulente de sa bite raide. Il cherche dans des images

éloignées de ce qu'il fait pour résister à la montée inéluctable de sa semence. Mais même le visage de sa mère en furie ne peut empêcher l'épanchement annoncé.

Le sperme qui jaillit, elle en a prévu l'arrivée ; alors d'un bond en avant elle parvient à le faire éjaculer sur son ventre plutôt qu'en elle. Finalement, c'est avec les doigts qui pataugent dans cette bouillie gluante que s'achève leur corps-à-corps interdit. Ils restent tous deux, là, couchés devant l'âtre où s'élèvent encore les dernières flammes.

— Tu veux bien remettre une bûche dans la cheminée ?

— ...

Elle a prononcé ces mots comme pour rompre un silence qui devenait pesant. Elle aurait dit les mêmes à Gaby ; mais le type avec qui elle vient de... n'a rien de son mari. Elle détaille ce garçon aux courbes harmonieuses qui, à genoux devant le foyer ouvert, pose sur les braises la bille de bois qui va réveiller le feu. Les muscles roulent sous la peau élastique du jeunot et elle se revoit, bien des années auparavant, avec son homme à elle, à la même place, alors qu'il venait de lui faire l'amour, un peu de la même manière que ce soir... Son Gaby... il avait, il était tellement semblable à ce Renaud !

Comment d'une image d'un garçon tisonnant dans l'insert l'envie renaît-elle ? L'esprit féminin est bien imprévisible ! Alors, mue par un instinct incompréhensible, au lieu de renvoyer le jeune chez sa mère elle lui passe la main dans le dos. Bien sûr, il reste dans la position où il se trouve alors que sur un coude, la femme, d'une paume s'aventure sur cette colonne vertébrale qu'il courbe légèrement vers l'avant. Il frissonne de cette caresse inattendue.

— Tu... tu es bien foutu. Et puis j'ai encore envie ; tu n'auras sans doute qu'une nuit... alors profites-en. Au petit jour, il sera trop tard et nous serons à nouveau juste des voisins.

— Vous... vous en avez envie ? Vous voulez bien que je vous fasse encore l'amour ?

— Oui. Puisque tu es là et que lui ne l'est pas, puisque tu as déjà si bien commencé... Achevons cette nuit, ce sera notre secret.

— Vous... vous êtes sûre ? Je ne voudrais pas que vous pensiez que...

— Que quoi ? J'ai envie, et c'est mon mari qui a provoqué cet état ! Tu es là, le remplaçant idéal. Mais au petit jour tu devras partir sans espoir de retour. Alors cette nuit est à nous deux.

— Vous avez déjà fait ça ?

— Quoi, « ça » ? Tu veux dire tromper mon mari ? Ça ne te regarde pas ! Contente-toi de prendre ta part ou de partir. Tu as le choix. Mais décide-toi vite : je sais aussi changer d'avis.

— Non ! Non, je prends...

— C'est bien ! Je suis prête, j'ai envie, et j'en avalerais trois ou quatre comme toi ce soir. Vous... enfin, Gaby et tes caresses avez fait que mon corps s'est réveillé.

— Vous aimeriez que je... demande à un ami de...

— Tu es fou ? À moins que tu ne sois plus en mesure de me faire l'amour ? C'est ça ? Tu ne bandes plus ?

— Non, non, pas du tout, mais bon... vos propos me laissaient penser que...

— Parce qu'en plus tu aurais quelqu'un à me proposer ?

Laure éclate de rire devant la mine désappointée du garçon. Mais l'idée qui germe dans sa tête la rabaisse au rang d'une salope ordinaire. C'est vrai qu'elle aimerait une fois dans sa vie essayer ce genre de truc ; le demander à son Gabriel n'est pas évident, mais ce jeunot... là, si prompt à saisir ses envies ? Pourquoi pas, après tout ? Elle a encore sept jours à tuer.

Pendant qu'elle cogite, Renaud s'est retourné et son visage vient à la rencontre de celui de la femme.

C'est le premier baiser qu'ils échangent. Rien d'extraordinaire, une pelle sans trop de saveur. Mais comme au fond d'elle tout brûle depuis qu'elle discute avec lui, ce palot reste passable. C'est avec une main sur le cou du bonhomme qu'elle le guide là où elle le

veut. Sa bouche, même si elle n'embrasse pas très bien, peut aussi servir à lui donner un autre plaisir. Et peut-être que ce nouveau patin sera bien meilleur, qui sait ? Le premier contact est de toute manière... électrique. Et elle sent déjà revenir au grand galop son fichu désir.

Elle se vautre sur le flanc, entraînant avec elle le gaillard qui reste accroché à sa chatte. C'est pour mieux l'amener à se positionner de la même façon qu'elle, mais les jambes vers le visage de la dame nue. Et à ce petit jeu-là, le sexe redevenu raide est idéalement placé. Alors qu'il lui lèche avec entrain la moule, elle le branle, d'abord lentement puis, décalottant le gland d'une main experte, elle gobe son casque de velours. Renaud a un mouvement brusque du corps, et ce raidissement fait que sa queue s'immisce plus avant dans cette cavité accueillante.

Les choses avancent alors que les flammes crépitent de plus belle dans l'insert. À la chaleur corporelle s'ajoute maintenant celle plus animale de ces deux êtres qui se font l'amour. Elle guide, mène les débats, gère leurs ébats. Quand elle le sent trop pressé, elle ralentit le roulement de sa langue sur sa pine tendue, et si d'aventure c'est lui qui lui donne trop de pression, elle resserre les cuisses, interdisant momentanément l'accès de sa foufoune à la langue trop zélée.

Cet apéritif dînatoire dure un long moment. Puis, d'une ruée, Laure pousse sur le dos son jeune amant. C'est alors tout tranquillement qu'elle se redresse, passe une jambe de part et d'autre du corps du jeune homme. Elle fléchit sur ses genoux jusqu'à venir pratiquement s'asseoir sur lui. Il n'a plus pour champ de vision que le dos lisse et satiné de cette femme qui d'une main pousse en elle son vit respectable. Elle se coule, se love sur l'engin, et lorsqu'il est bien au fond de sa chatte elle se repose de tout son poids sur le bassin du gamin.

Il respire plus vite, plus fort aussi. Mais sûr de sa force mâle, il ne bouge pas, se contentant de la laisser faire comme elle l'entend.

Maintenant les longues jambes de la dame sont repliées le long des flancs de Renaud. C'est alors qu'elle se penche légèrement en avant et, les mains en appui sur les cuisses du mec, elle se soulève un peu. Quand elle se laisse retomber, il pousse comme un soupir. Et l'opération se répète sans qu'il ne puisse compter le nombre de fois où elle la réitère. Il est bien, elle fait comme elle veut : que rêver de mieux ?

⋆

Renaud et Laure ont fait l'amour plusieurs fois. Mais c'est toujours elle qui est restée à la manœuvre. Une seule fois, alors qu'elle se courbait en avant, il a osé pointer de l'index l'œillet que sa position dévoilait.

— Non ! Tu me laisses faire, tu veux ? Tu ne touches pas à ça ! C'est à lui.

Dans la tête de Renaud, ce « lui » s'apparente bien entendu à l'absent de la nuit. Et un adage populaire dit que ceux qui ne sont pas là ont toujours tort... alors il n'a pas insisté, trop heureux de sa bonne aubaine. Sa jolie voisine, l'amie de sa mère, jamais hier encore il aurait cru que... qu'elle serait aussi chaude et bonne. Mais il sait aussi rester à sa place et se taire. C'est ainsi que pour finir, c'est par une fellation que s'achève cette nuit de sexe intégrale. Il aura éjaculé trois fois avec toujours le même bonheur.

Il ne cherche pas à savoir où est passé le sperme qu'elle a fait jaillir dans son gosier. Qu'elle l'ait recraché ou avalé n'est pas important en soi. Par contre, il aime la façon douce qu'a cette femme de s'occuper de sa queue : pas un geste violent, pas un mouvement pour lui faire mal. Une amante sublime et dévouée, qui s'est prise au jeu du sexe et de l'amour. Un instant il pense « baise », puis se dit que c'est trop sophistiqué pour n'être qu'une partie de cul. Oui, elle se donne vraiment, et c'est tellement différent de ces petites connes avec qui il a des rapports de temps à autre...

Ils sont une nouvelle fois côte à côte, le dos sur la laine du sol, le nez face au plafond. Elle n'a pas retiré sa main quand il l'a prise dans la sienne. Une classe folle, cette nana ! Il est aux anges, mais l'échéance qu'elle a fixée arrive avec les premiers rayons d'un pâle soleil levant. Il sait que ça va se terminer là avec le jour. Il ne cherche pas à prolonger inutilement ce duel fascinant, trop heureux qu'elle lui ait finalement donné bien plus que personne ne lui a jamais offert.

⋆

— On prend un petit déjeuner ?

— Ça ne va pas t'ennuyer ? Tu sais, c'était... non, tu es formidable. Si tu n'étais pas mariée, je te draguerais.

— J'ai presque l'âge d'être ta mère ! Allez, viens, et ne dis donc pas d'âneries. Et puis voilà le jour, alors...

— Oui. Oui, je sais. Mais bon, je peux quand même rêver encore un petit moment.

— C'est toujours gratuit, les rêves... et je ne suis pas dans ta caboche. Allez, debout. Viens prendre un café.

Machinalement il a suivi. Elle est toujours nue, impudique au possible. Mais c'est vrai qu'elle se trouve être chez elle, dans son élément, et que l'intrus dans cette affaire... c'est lui.

— Pain grillé, beurre et confiture ?

— Ne vous dérangez pas pour moi.

— J'en prends aussi ; alors un morceau de plus ou de moins...

Le garçon face à elle n'a rien à voir avec celui rempli de gouaille et de morgue qui se trouvait en compagnie de ses amis, hier matin. Nu, il est presque trop beau, trop... parfait. Il ressemble tellement à celui pour lequel elle a craqué il y a... déjà si longtemps. Laure se retient pour ne pas... ce ne serait pas raisonnable. Puis l'idée de son Gaby qui lui aussi doit ou va se lever revient là, à la surface. C'est aussi sa faute si la situation est celle-ci ce matin.

— Je... je n'ai donc plus aucune chance de vous... revoir ?

— Revoir, oui, mais dans des circonstances analogues je ne pense pas.

— J'aurais aimé, pourtant, et vous le savez bien.

— C'est l'occasion qui a fait que... Mais voilà, tu sais bien que ce n'est pas possible.

— Vous l'aimez, lui ; il est bien chanceux !

— Oh, un jour ou l'autre tu rencontreras la femme de ta vie, et tu verras, tout change à ce moment-là.

— C'est encourageant ! Mais vous allez me manquer, et je ne ris pas du tout : je suis très sérieux.

— Tu croyais quoi ? Que nous allions avoir une liaison longue ? Non. J'ai aimé faire l'amour avec toi, mais c'est surtout parce que les événements ont fait que ça pouvait se produire. Pas question d'aller plus loin.

— S'il vous plaît... il vous reste encore quelques jours à passer seule, et puis j'ai senti que lorsque je vous ai proposé l'appel à un ami vous aviez hésité juste une fraction de seconde.

Laure a les yeux dans ceux de ce foutu gamin. Bon sang, comme il a déjà bien su la cerner ! On dirait qu'il l'a mise à jour plus que sa nudité actuelle ne le fait. Rien que le fait qu'il en reparle laisse remonter en elle ce vieux fantasme de femme. L'ont-elles toutes au moins une fois dans leur vie rêvée ? Cette idée n'a-t-elle pas effleuré tous les esprits féminins ? Et puis les maris aussi, du reste, ont parfois poussé beaucoup de femmes au vice grâce à une pareille envie. Elle se sent toute chose devant le grand dadais qui insiste lourdement.

— Vous savez, je peux facilement trouver un compagnon et...

— Et quoi ? Tu t'imagines que parce que nous avons fait l'amour tu vas me refiler à tes copains ? Tu crois encore au Père Noël à ton âge ? Contente-toi de ce que tu as reçu. Gardes-en de bons souvenirs et oublie tout le reste.

Elle se lève comme pour se resservir une goutte de café. Renaud a le regard posé sur ces fesses qui se promènent sous son nez,

ou presque. Et quand ses yeux se posent sur le coussin clair qui recouvre la chaise qu'elle vient de quitter, une auréole mouillée ne laisse planer aucun doute : il est certain que leur conversation l'a fait vraiment mouiller. Cette femme, c'est... c'est une bombe, un cadeau du ciel ! Il se promet d'essayer à nouveau et de revenir. Mais elle ne parle plus, reste sur le qui-vive, et sa tasse vide, c'est la mort dans l'âme qu'il se rhabille et prend congé.

⋆

Renaud est parti ; le vide de la maison décourage la brune. Elle a encore au creux des reins la trace des passages de la bite du voisin. Puis vient s'ajouter à cela la peur. Celle, tout d'abord, que Gabriel apprenne, qu'il sache que pendant son absence... C'est toujours possible que l'autre idiot aille le chanter partout. Des noms d'oiseaux jaillissent en cascade dans sa caboche de femme adultère. Même le mot est amer à penser, à prononcer : « cocu », son pauvre mari, elle qui ne jure que par cet homme...

Elle se repose mille fois la question, celle de savoir ce qui lui a pris. Elle revient toujours à la conclusion que rien de tout ceci ne serait arrivé sans ce fichu appel de Gaby. L'autre était là au bon endroit, au bon moment ; un heureux hasard pour l'un et une mauvaise fortune pour celui qui n'était pas là. Elle tente de se rassurer en se disant qu'il n'est pas question de réitérer cette idiotie. Le fils des voisins... merde, c'est trop con ! La chair est faible, et elle n'est qu'une femme, après tout. Pourvu que ce coup de canif dans le contrat ne se renouvelle pas...

Les amis précieux

Les doutes et les remords sont vains. Elle sait bien qu'elle a fait la bêtise de sa vie, mais celle-ci est irrattrapable. Elle tourne mille fois dans sa tête les scènes qui se sont déroulées dans son salon, et revient toujours à cette conclusion facile que si Gabriel n'avait pas appelé... Mais avec des « si », le monde ne tournerait sans doute pas mieux, et se morfondre ne la fera pas revenir en arrière. Elle se doit d'avancer, et après le déjeuner elle se décide : une sortie « couche-tard » lui fera le plus grand bien. Alors en fin d'après-midi, le cérémonial de la douche suivi d'une séance de maquillage et la voici prête à affronter le monde de la nuit.

Mais cette fois, c'est en voiture qu'elle commence sa virée nocturne. D'abord passer chez ses amis qui tiennent un restaurant là-haut dans la montagne. Une sorte de chalet où ils servent des tartiflettes et des viandes fumées. Elle est accueillie par la bonne humeur coutumière de son amie Marine. Avec cette femme, elles ont fréquenté les bancs de l'école communale et sont restées très proches. Au fil des années, les hommes aussi sont devenus des amis, et les deux couples se fréquentent régulièrement. Marine, que tout le monde surnomme « Minouche », a épousé Alain, un ancien champion de ski, et ils ont fondé leur affaire au pied des pistes.

— Alors, ma belle, vous êtes de sortie ? Gaby n'est pas là ?

— Non. Tu sais bien... son séminaire annuel ; et je n'ai pas le cœur à rester seule.

— Tu as bien fait. C'est calme ce soir. Si tu veux, tu peux aller voir Alain en cuisine. Tu dîneras avec nous ?

— Je ne sais pas trop. Je vais voir ton homme et j'aviserai.

— De toute façon, comme la neige n'est pas encore là, tu vois, la salle n'est pas surchargée ; nous devrions être libres de bonne heure.

— Bon, je vais embrasser Alain.

— Oui, j'arrive dans cinq minutes.

Laure a poussé les deux battants de la porte qui sépare la salle de la cuisine. Alain, occupé à ses fourneaux, ne regarde pas qui arrive.

— Marine, ma chérie, trouve-moi deux coupelles pour les fruits au sirop. J'ai des soucis avec le four.

— Bonsoir, Alain. Dans quel coin elles se trouvent, tes coupelles ?

Surpris par la voix qui lui répond, Alain se retourne brusquement et sursaute à la vue de cette silhouette si agréable à regarder.

— Ah ! Laure ! Excuse-moi, je croyais...

— Oui, j'ai compris. Le temps de te faire un bec, et dis-moi où ça se trouve.

— Mais tu ne vas pas te salir... Bon Dieu, comme tu es...

— Ça va...

Elle s'est avancée et les lèvres douces trouvent une joue. Un bruit de bisou qui résonne dans la carrée, et il se remet à son four.

— Les coupes à fruits... sur l'étagère à ta gauche, Laure.

— Ah oui, je les vois.

— Ouf, j'ai enfin réussi à régler ce foutu four ! Bon, passons aux desserts maintenant. Gaby est avec Marine ?

— Non : il est bien loin. Tu sais, son séminaire, comme tous les ans. Je viens de le dire à Marine.

— Ah oui. Tu sais, quand je bosse, je n'entends que l'essentiel. C'est gentil d'être venue nous rendre visite.

— Je m'ennuie un peu toute seule...

— J'en ai fini avec les desserts des deux derniers clients. Tu veux venir avec nous ? Nous allons sortir. Juste le temps de prendre une douche et nous irons dîner en ville. Minouche a envie d'une pizza ; alors, si tu veux nous tenir compagnie...

— Pourquoi pas ?

Entre les deux battants de la porte, la frimousse de Marine vient brusquement de surgir. D'une voix neutre elle réclame :

— Les desserts de la douze !

Elle est entrée dans la cuisine, s'est emparée des deux assiettes puis est repartie aussi rapidement qu'elle était venue. Alain et Laure sont là à attendre. Ils ne savent pas vraiment quoi, et ils se fixent les yeux dans les yeux, comme si chacun jaugeait l'autre.

— Bon, je file prendre ma douche et me changer. Le temps que je le fasse, la salle sera vide. Tu montes aussi à l'appartement ou tu retournes avec Minouche ?

— Je vais tenir compagnie à ta femme.

Tout en s'éloignant vers les escaliers qui mènent à l'étage, il marmonne deux ou trois paroles qu'elle ne comprend pas.

Laure est à nouveau dans la salle où son amie prépare deux cafés et l'addition des derniers clients. Un couple plus très jeune, sans doute en vacances dans le secteur.

— Vous allez manger une pizza ? Je peux vous accompagner ?

— Oui, bien sûr. Tu sais bien – et je le sais aussi – que mon Alain a un faible pour toi...

— Arrête de raconter des âneries ; Gabriel me suffit.

— Oh, je le sais bien, même si parfois...

— Quoi, « parfois » ? Ne me dis pas que tu aimerais des trucs bizarres. Nous nous aimons !

— Mais ça n'a rien à voir, ça ! Et puis changer les vaches de pré donne parfois du meilleur lait.

— Eh bien, en voilà des paroles... Et en plus tu sais que je suis seule ; ce n'est pas cool.

— Pas cool, pas cool, c'est l'occasion qui fait le larron. Et tu serais moins seule à passer la nuit chez nous, non ?

— Celle qu'à mon avis tu entrevois ne me semble pas être dans mes goûts.

— Tu as donc déjà essayé pour en parler comme ça ?

— Non. Et toi ? Ça vous est déjà arrivé de faire ce genre de chose ? À plusieurs, je veux dire.

— Demande donc à Alain... Attends, je vais encaisser la douze et je reviens.

Laure regarde cette femme, son amie, qui louvoie entre les rangées de tables vides pour accéder à la seule occupée. Elle la voit se servir de l'appareil à cartes bancaires, puis les autres se lèvent. Les mots qu'elle n'entend pas sont sans doute des formules de politesse. Incroyable que depuis tout ce temps Laure n'ait jamais rien su de cette histoire de... sexualité débridée de ce couple qu'ils fréquentent depuis si longtemps.

Marine revient vers son comptoir avec un sourire aux lèvres.

— Encore un sacré pistolet que ce bonhomme ! À mon avis, eux aussi ils aiment les... Bon, alors on file à l'appartement ; Alain doit être prêt maintenant. Je dois aussi me rafraîchir un peu et on y va.

— C'est vous les chefs ; je vous suis.

— Bon, alors je passe devant.

Laure suit son amie qui se déhanche devant elle. Il lui semble qu'elle la regarde d'une autre façon depuis qu'elle l'imagine en train de... de quoi, du reste, puisque Minouche est restée bien évasive sur leurs activités conjugales. Les marches sur lesquelles elles grimpent lui permettent d'admirer la superbe cambrure des reins de son amie. C'est vrai que Marine est sublimement bien foutue. Pourquoi la vie de la brune bascule-t-elle depuis hier dans cet étrange état de transe ? Elle ne se sent pourtant d'ordinaire pas plus attirée que cela par ses semblables.

— Je vais prendre ma douche ; enfin, si Alain a fini. Tu peux nous servir un verre ? La vodka est dans le réfrigérateur, au frais, et tu connais la maison.

— Oui. Ton homme aussi en prend ?

— Quoi ?

— Je parle de la vodka.

— Ah oui... Non, lui c'est plutôt un whisky. La bouteille est dans le bar.

— D'accord.

Il n'y a pas ou plus de bruit d'eau. La femme s'est éloignée vers une porte close. Au moment où Marine l'ouvre, Alain débouche tranquillement dans la pièce où Laure sert les verres. Elle lève les yeux, et d'un coup son bras reste en l'air, comme suspendu à la vision que lui offre le mari de Minouche : il est totalement à poil, et sans aucun complexe déambule librement dans la salle à manger. Il ne peut ignorer la présence de Laure. Et pour bien lui montrer qu'il sait qu'elle le voit, il l'interpelle :

— Ma belle, pas de glace dans mon verre. Pour Minouche, un zeste de jus d'orange ; tu en trouveras dans le frigo.

— Euh...

— Tu es donc des nôtres pour la pizzeria ?

— Oui... Enfin, si ça ne dérange pas trop vos projets.

— Tu rigoles ? Tu peux même rester toute la nuit si tu te sens trop seule. Gaby est bien chanceux...

— Marine aussi, non ?

— Ah, tu parles de ça ?

Il a juste joint le geste à la parole et lancé en avant la trique qui entre ses cuisses pend sans gêne.

— Elle peut aussi te la prêter volontiers. Je ne sais pas si elle t'en a déjà touché deux mots, mais pour moi ce serait d'accord.

— ... ?

Son rire un peu forcé montre qu'il n'est pas aussi à l'aise qu'il veut le faire croire. Et Laure non plus, du reste. Elle ne sait plus

trop si elle doit rire ou filer rapidement. Alors elle baisse les yeux et se verse une large rasade d'un liquide translucide. Alain disparaît de sa vue, happé par la porte de la chambre à coucher du couple. Curieusement, seule la brune est toute remuée par ce qu'elle vient de voir et d'entendre. C'est le retour de son amie qui lui permet de se ressaisir. Marine, en déshabillé vaporeux, reste un court moment auprès d'elle.

— On trinque toutes les deux ?

— Tu ne veux pas attendre Alain ? Enfin, j'ai soif aussi ; les absents ont toujours tort.

Laure hausse les épaules en songeant que c'est la seconde fois en peu de temps qu'elle prend en pleine figure ce proverbe. Les lèvres qui trempent dans l'alcool, puis la descente chaude qui s'ensuit la ramènent à une réalité plus immédiate. Depuis la nuit passée, elle est devenue l'amante de son voisin et s'aperçoit que ses amis qu'elle imaginait si sages sont tout autrement. Une vie qui s'écroule ? Un univers personnel qui prend l'eau de toute part, finalement. Tout cela à cause d'un coup de téléphone de son Gabriel.

Mais le pire dans cette affaire, c'est bien que ça ne lui déplaît pas vraiment. Comment cette facilité à s'arranger avec sa conscience ne peut-elle pas la surprendre plus que cela ? Et puis Marine et Alain ne lui ont-ils pas tout bonnement et implicitement montré leur envie de la garder pour la soirée ? Avec ce que cela implique, forcément. Alors pourquoi son esprit ne lui dicte-t-il pas de partir en courant ? Et son ventre qui s'échauffe rien qu'à la pensée de passer la nuit avec le couple, est-ce normal ?

⋆

La dînette à trois est faussement joyeuse. Chacun garde ses sentiments bien cachés au fond d'une caboche remplie d'incertitudes. Minouche aimerait aller danser, mais Alain a une autre idée ancrée en tête, et il serait heureux qu'elle soit partagée par les deux nanas.

Comme Laure s'absente un instant pour les pipi-rooms, il en profite pour glisser deux mots à son épouse :

— Tu crois que Laure nous accompagnerait à *L'Effeuillage* ?

— Parce que tu as l'intention ce soir de m'y emmener ?

— Ben... nous n'avons pas si souvent l'occasion d'avoir une soirée de libre de si bonne heure.

— Ouais... Pour elle, ce n'est pas gagné. Je peux lui demander si tu le désires vraiment.

— J'avoue qu'elle me fait bien bander, la femme de Gabriel. Le seul problème, c'est qu'il n'est pas là, et ça risque de la gêner un peu.

— Bof, on verra bien. Bon, laisse-moi cinq minutes ; je vais la retrouver aux toilettes.

— D'accord. Je règle l'addition pendant ce temps.

Sous le regard mi-amusé, mi-perplexe de son mari, Marine file vers le petit coin où Laure est toujours. Sans leur amie, la soirée serait toute tracée : ces deux-là aiment faire quelques coquineries dans ce club perdu dans la montagne ; mais si la femme de Gabriel veut rentrer, ça risque d'être compromis. Pas de quoi s'énerver non plus. Alain garde le sourire : de toute façon, il fera l'amour à sa Minouche. C'est toujours un réel bonheur que de la prendre dans toutes les positions possibles et imaginables. Elle comme lui sont insatiables.

L'homme a fait un geste de la main et la serveuse est arrivée. Pas mal roulée non plus, cette gamine. Mais bon, pour l'heure son client lui réclame l'addition et elle s'empresse d'exécuter la demande.

— Vous sortez sans vos parents ? Si le cœur vous en dit, nous allons à *L'Effeuillage*. On vous emmène ?

— ... ? Je n'ai pas fini mon service, et je ne sors jamais avec les clients. Question de principe.

— Bien vu, ma belle !

Alain fait un clin d'œil à la pauvre jeune femme rouge comme une pivoine. Elle se sent plutôt idiote en repartant vers la caisse avec l'argent des personnes qui sont venues dîner. Par contre, du côté des toilettes – et plus précisément dans celles des dames – s'engage une conversation plutôt insolite :

— Alors, ma belle, tu te sens mieux ? Dis-moi, je peux te poser une question plutôt indiscrète ?

— De toute façon, tu la poseras quand même ; je me trompe ?

— À propos de tromper, ton Gabriel l'a-t-il déjà été ?

— C'est direct ! Droit au but comme à l'OM ! Tu penses sérieusement que je vais répondre à ce genre de boulet tiré à bout portant ?

— Tout le monde peut rêver... Et *L'Effeuillage*, ça te parle ? Parce qu'Alain voudrait bien que nous y allions faire un saut.

— C'est une boîte de nuit ? Un endroit où on peut danser ?

— Tout est possible, mais c'est surtout un club, comment t'expliquer... échangiste. Tu vois le genre.

— Vous fréquentez donc ces endroits, toi et ton homme ? Pourtant, on te donnerait le bon Dieu sans confession.

— Tu évites de répondre à ma question ; tu veux noyer le poisson ? Oui, je dois dire que ça nous est arrivé, et que finalement ce n'est pas désagréable du tout. Les gens y sont parfois bien plus respectueux que dans la rue. Et puis tu peux aussi juste visiter : la consommation n'est en rien obligatoire. Après tout, c'est humain de mater ce que finalement nous faisons dans l'intimité de nos maisons.

— C'est vrai, alors ? Vous êtes libertins pour de bon ? Je ne sais pas si j'oserais... Et puis Gaby, comment prendrait-il la chose ? Je ne veux pas seulement y songer.

— Rien ne t'oblige à lui dire, et nous serons là pour te guider, et surtout veiller sur toi. Mais ma demande n'a aucun caractère obligatoire : c'est à toi seule de décider.

— Oui, mais je suis venue ici dans votre voiture ; la mienne est devant votre maison.

— Nous ferons un crochet pour te déposer si tu ne veux pas nous suivre. Mais je crois que ça te ferait du bien de... savoir au moins ce que c'est. Tu pourrais aussi juste prendre un verre ; personne ne te sautera dessus ni ne te violera, tu peux en être certaine.

— Vous... Alain et toi, vous allez consommer ? Je veux dire avec quelqu'un d'autre ? Un homme ? Une femme ? Un couple ? Je suis curieuse ; trop, peut-être...

— Non, je comprends bien où tu veux en venir. En fait, c'est la trouille qui te serre un peu les tripes, n'est-ce pas ? Tu crois que dans ces clubs tout le monde baise tout le monde ? Tu as tort. Tu gardes ta liberté de choisir, faire ou pas, baiser ou non. Et puis c'est anonyme ; personne ne viendra te trouver demain pour raconter tout à ton mec.

— Et si j'ai... envie de participer moi aussi ? Avec vous, je veux dire.

— Viens d'abord voir comment ça se passe ; après, tu verras si tu es prête ou non.

Les Jeux interdits

La route qui serpente entre deux vallées est enfermée dans la forêt. Dans la berline, Alain reste silencieux depuis leur sortie de la pizzeria. Il se demande comment sa diablesse d'épouse a pu se débrouiller pour convaincre aussi facilement son amie. Il en ressort dans sa tête que le corps de Laure lui colle toujours une trique d'enfer. Évidemment que l'endroit où les trois se rendent est excitant aussi. Les deux femmes sont montées à l'arrière et leurs voix suaves et musicales n'arrivent pas à le sortir de cette espérance. L'épouse de son pote qui s'encanaille à son insu lui plaît trop.

Si Laure discute gentiment avec son amie, elle garde son esprit en alerte. C'est bien vrai qu'elle ne sait rien de ce qu'il se passe derrière les murs de cette vieille ferme recyclée en club échangiste, et ce ne sont pas les lectures sur le sujet qui peuvent la rassurer. Elle s'est engagée à les accompagner, encouragée en cela par une Minouche particulièrement convaincante. Et cette fois, plus moyen de reculer. Elle songe aussi que le chauffeur est bien silencieux depuis qu'ils ont quitté le restaurant. Serait-il lui aussi intimidé par sa présence ? Elle revoit par bribes cette queue flasque qu'il arborait fièrement malgré tout à l'issue de sa douche.

Alors bien que perturbée par sa décision, elle y fait face avec courage. « Pas besoin de consommer... » Si la belle Marine savait l'histoire de la nuit passée, elle en rigolerait de belle manière ! Pour être cocu, son malheureux mari l'est bel et bien, et quelque

part aucun remords ne vient troubler la brune. Une fatalité toute bête qui fait que c'est arrivé, un point c'est tout. Fabuleusement facilement, et tout cela parce que son mari a voulu se faire plaisir en l'appelant au téléphone. Mais de ceci, Laure ne veut s'en ouvrir à personne. C'est son secret, et puis voilà.

La voiture vient de s'arrêter devant un portail gris et Alain descend pour montrer patte blanche à un visiophone. Les deux femmes sont figées dans l'attente de l'ouverture, et alors que l'homme revient vers elles, les deux battants métalliques tournent lentement, sans bruit sur leurs gonds. Encore une bonne centaine de mètres sur un chemin caillouteux, et enfin un parking qui ne compte qu'une petite dizaine de places occupées. Minouche murmure dans la voiture :

— Il n'y a pas grand monde ce soir.

— Oh, vous savez les filles, ce n'est pas la quantité qui prévaut, mais surtout la qualité. Mieux vaut être peu, mais que les gens soient bons.

— On le saura bientôt ! Tu me suis, Laure ? Et tu n'as pas besoin de trembler comme une feuille : Alain et moi sommes là.

Devant eux, une porte vient de s'ouvrir et une bande lumineuse illumine les alentours. Une dame en body sexy les invite à entrer.

— Bonsoir, Mesdames ; bonsoir, Monsieur. Ah, je vois que vous connaissez déjà les lieux. Je vous fais donc grâce de la visite. Je vous attends au bar.

— Bonsoir, Jennifer.

C'est le mâle du groupe qui vient de répondre, et les deux femmes partent vers les vestiaires. Marine explique un peu le cérémonial de l'entrée dans cet endroit si particulier :

— Tu vois, ma belle, ici il y a sauna et hammam, alors tu prends un casier. Si la clé est dessus, c'est qu'il est libre. À l'intérieur de celui-ci, il y a une serviette et des produits de douche. La propreté est de rigueur, bien entendu. Quelques préservatifs également, pour le cas où... Ensuite, tu peux soit rester vêtue comme tu l'es, ou alors

te dévêtir et te couvrir d'un drap de bain. Alain et moi préférons cette seconde formule.

— Les gens sont tous dans cette... tenue ?

— La plupart : c'est plus pratique pour les douches et pour certaines autres activités... mais tu fais comme tu veux. Moi, je retire tout.

Joignant le geste à la parole, la femme d'Alain commence un savant déshabillage et se retrouve bientôt totalement nue dans la petite pièce. Une serviette immense vient remplacer toutes ses fringues qu'elle plie consciencieusement pour les ranger dans le placard. Et sans vraiment la mimer, sa compagne de soirée se décide finalement à se désaper également. Ce sont deux femmes en tenue légère qui retrouvent leur chauffeur qui est déjà au bar à les guetter. Laure a l'impression qu'Alain laisse échapper une sorte de soupir de soulagement. La voir presque nue le fait donc respirer plus fort ?

L'ouvreuse de l'entrée pousse de suite un verre sur le comptoir devant les femmes. À la couleur, Laure se doute que c'est une vodka orange commandée par leur chevalier servant. Dans la salle, un disc-jockey s'escrime sur ses platines. Une poignée de danseurs se trémousse sur un parquet minuscule baigné par les flashs psychédéliques de spots multicolores. Presque tous ceux qui tournent là sont à l'image des nouveaux arrivants : les hommes torse nu, avec juste le bas du ventre entouré d'une serviette ; quant aux dames, elles ont passé les draps de bain de manière à masquer plus de leur corps.

La petite patte de Minouche attrape celle de son amie et l'entraîne avec un rire de gorge.

— Viens, allons brûler nos calories sur la piste. Viens danser ! Tu vois que c'est possible.

— ...

Bien sûr que la brune se laisse entraîner vers les silhouettes qui s'agitent frénétiquement au rythme imposé par une musique très

tendance. Et sur des rythmes endiablés, deux danseuses folles se joignent à la masse grouillante de ces femelles qui font bouger leur cul. Exercice difficile pour une Laure qui, toutes les trente secondes, renoue l'éponge qui la drape plus ou moins bien, ce qui fait rire sa copine. Les curieux – sans doute les compagnons des follettes qui remuent sur le parquet – sont curieux de voir quelle serviette tombera la première. Le bruit assourdissant empêche de se parler autrement qu'à l'oreille, et l'œil aguerri du maître de cérémonie a vite repéré les deux nouvelles ; il prend un malin plaisir à les inonder de ses loupiotes clignotantes.

Laure se sent comme un lièvre pris dans les phares d'une voiture, éblouie et perdue. Au bout de quelques minutes d'une bousculade sans nom, la piste étant vraiment réduite à sa plus simple expression, les nanas regagnent le bar où Alain garde leurs boissons. Son épouse fait une autre recommandation à son amie :

— Ici, tu fais comme moi : tu ne laisses jamais ton verre seul. Soit tu le bois avant de quitter le bar, ou tu n'y touches plus lorsque tu reviens. Là, Alain a veillé à ce que personne ne mette une saloperie dans nos godets. On ne sait jamais... La drogue des violeurs, tu connais ?

— Non, mais j'imagine bien. Je... j'aimerais que nous fassions un tour, que tu me montres un peu les petits coins.

— Tu veux dire les salons ? Oui. Alain, nous allons en visite toutes les deux. Tu restes là ou tu nous accompagnes ?

— Vos verres sont vides ? Alors je vous escorte. On commence par la mezzanine ?

— Oui, si tu veux. Là-haut, on s'entendra un peu mieux peut-être.

En se donnant la main, ils sont montés par un escalier métallique. Ils surplombent ainsi une partie de la salle, et c'est vrai que le bruit semble moins assourdissant en surplomb de la mêlée. Laure ne perd pas une miette de ce qui l'entoure. C'est tout d'abord un immense lit placé sous une croix de bois. Sur celle-ci un homme

est crucifié, nu, entouré de trois jeunes femmes qui le caressent. Minouche raconte de quoi il retourne :

— Là, tu es dans le coin de ceux qui pratiquent un peu le SM. Ce que tu vois ici reste très soft, mais parfois c'est plus... hard. Des hommes – ou des femmes, d'ailleurs – sont roués de coups de cravache ou de martinet, mais toujours à leur demande. Tu veux y goûter ?

— Ben, sûrement pas ! Ce n'est pas mon truc. Mais là-bas, c'est quoi, ce mur ?

— Ah, ça... Tu vois la porte qui se trouve au bout ?

— Oui...

— Eh bien, tu entres par là. Tu veux que je te fasse voir ?

— Mais, les hommes qui sont alignés contre la paroi...

— Suis-moi, tu vas comprendre toute seule.

Elles viennent de franchir le battant de bois. De l'autre côté de la cloison, trois femmes sont agenouillées ; ce qu'elles font n'a pas besoin d'être décrit. Du coup, la brune saisit le pourquoi de la position des mâles qui sont contre la paroi.

— Voilà, ma belle ; ça s'appelle un *glory hole*. C'est amusant. Il faut essayer une fois pour rire. Viens, maintenant nous allons visiter un salon particulier. Une chambre d'amour, un endroit où les couples s'envoient en l'air seuls ou en bonne compagnie. Toutes les figures sont possibles : avec des hommes, des femmes, d'autres couples, bi ou pas. Je ne vais pas te faire un dessin...

— Si tu veux, nous pourrons en occuper une tous les trois...

Alain, qui ne perd pas le Nord, vient de lâcher cette petite phrase mais n'obtient aucun écho à sa proposition, et le trio se dirige cette fois vers des endroits plus sombres, sous des tentures discrètes. Quelques œilletons sont disposés ici et là dans des cloisons. Laure imagine que les occupants de ces chambres d'amour sont fort occupés. Et Marine d'ajouter :

— Ce sont bien les judas que tu chouffes comme ça ? Les occupants peuvent les tenir fermés de l'intérieur ou laisser la liberté de visionner ce qu'ils font.

— Pour des voyeurs ?

— Oui. Il y en a pour tous les goûts dans ces clubs... Je ne te raconte pas non plus combien de types ont déjà dû se branler sur nos ébats à Alain et moi !

— Parce que tu ne les bloques pas ? Ça te fait quoi de savoir que des types te reluquent en se masturbant ?

— Ça peut être très... excitant. Jouissif, parfois même ! Mais le mieux serait que tu essayes pour t'en rendre compte.

— ... ? Pas certaine que ça m'emballe vraiment. Pour moi, amour rime encore avec intimité. Quoique...

— Ah-ah ! Raconte-moi cette hésitation. Tu joues à la sainte Nitouche, mais tu aimerais bien te dévergonder, peut-être ? Allons, dis-le-moi...

— Non ! Non, je réfléchis sans pour autant...

— On entre dans celle-ci ? Elle est peut-être déjà occupée, mais... à toi de décider si tu veux regarder comment c'est agencé.

— Pourquoi pas ?

La brune a simplement murmuré ces mots, comme s'ils étaient pensés tout haut. Alain, qui la suit, tend la main et entrouvre une porte à peine visible. Dans la pénombre, deux couples sur un immense lit font ce que des milliers d'amants de par le monde pratiquent chez eux. Ce que Laure aperçoit n'est pas très différent de ce qu'elle ferait avec son Gabriel. Sauf qu'elle et lui se contentent d'être entre eux alors que ceux qui font l'amour dans cette pièce sont quatre, emmêlés dans un bouquet très... pornographique. Pas une seule tête ne dévie de sa trajectoire, personne ne cherche à savoir qui entre. Un autre lit tout aussi grand que celui où les fornications ont lieu semble attendre des arrivants... chauds.

Ce qui surprend le plus, c'est une odeur de sexe, un parfum qui flotte partout. Laure réalise que cette chambre est à cet unique

usage et qu'elle est envahie par les fragrances des accouplements successifs qui se passent chaque soirée où le club est ouvert. Ça ne l'excite pas vraiment, cette odeur de cul qui lui chatouille les narines.

La main de son amie est maintenant sur la sienne, invitation muette à entrer plus avant dans cet espace dédié au dieu Priape ou à fuir de suite. C'est Alain qui fait pencher la balance par sa seule impatience :

— Il reste un lit vide, les filles... on en profite un peu ? Tu veux voir le loup, Laure ?

— ... ! Je vous laisse, si cela vous fait plaisir. Je peux aller visiter toute seule cette baraque insolite. Faites comme si je n'étais pas là. Je vais au bar boire un verre et je ferai un tour toute seule. D'accord ?

— Comme tu veux. Nous serons là, hein, ma caille ? Minouche et moi aimons bien la promiscuité et que les yeux des murs soient ouverts.

— Tu es sûre, Laure ? Nous ne dirons rien à ton Gaby, tu as notre parole. Si tu le veux, tu peux te joindre à nous. Ou revenir un peu plus tard... quand tu l'auras décidé.

— À tout à l'heure. Faites-vous plaisir ; c'est trop tôt pour moi.

— D'accord. Ici, personne ne force personne.

La brune est ressortie hâtivement. Elle reste quelques secondes abasourdie par ces corps qu'elle a vus dans des positions qui ne laissent planer aucun doute sur la manière dont les couples s'occupent. Mue par une curiosité presque malsaine, elle fait un pas vers l'un de ces judas qui, espacés d'un mètre, sont disposés un peu partout sur la cloison. Le spectacle est édifiant : Marine et Alain, à poil, ont déjà été rejoints par les quatre partenaires qui jouaient ensemble. Les solutions sont multipliées à l'infini par l'apport de ce couple « frais ».

La femme sourit à l'idée que, finalement, les hommes et les femmes peuvent aussi être des animaux comme les autres. Le coup

d'œil qu'elle jette par l'intermédiaire du trou dans le mur lui montre que ses amis sont bien des libertins, et la bite que Minouche a dans la bouche n'a rien à envier à l'instrument de son Gabriel, bien qu'elle soit trop loin pour en juger. Ensuite, faire un second tour ne peut qu'être instructif.

Au bar, elle sirote une seconde boisson après laquelle elle revisite la mezzanine et son fameux « mur à pipes ». Mue par elle ne sait quel sentiment étrange, elle se faufile du côté obscur de la paroi. Là, une jeune femme, la voyant entrer, lui fait un sourire. Une fraction de seconde elle lâche le boudin anonyme qui dépasse d'un orifice circulaire à la hauteur de sa bouche. La pipeuse fait un signe à la nouvelle venue, que Laure prend pour une invitation à s'approcher. Ses quelques hésitations sont balayées par une curiosité faite d'un mélange de peur et d'envie. Lorsqu'elle est toute proche, d'une voix douce l'autre s'adresse à elle :

— Tu veux partager ? Viens là. Elle est belle, n'est-ce pas ? Ne sois pas timide. Allons, agenouille-toi là.

— ... !

C'est comme si la jolie femme qui tient entre ses doigts la tige sans corps lui donnait un ordre. Oui, la brune ressent fortement cette persuasion que la suceuse exerce sur son esprit. Un instant elle se demande ce qu'elle fait là. Qu'est-ce qui peut l'attirer dans ce grenier glauque ? Sûrement pas un besoin de sentir une queue entre ses lèvres, non : c'est tout bonnement inconcevable ! Alors pourquoi se met-elle aussi en position de prière ? Et la main libre de la donzelle qui lui prend le poignet pour le diriger droit vers le membre crûment exhibé sans que rien d'autre de son propriétaire soit visible, pourquoi ne la repousse-t-elle pas ?

La tige est chaude, gonflée de sang. La patte qui sans vraiment forcer l'engage vers le nœud sans visage réussit son coup, mais la fille en veut plus encore :

— Vas-y ! Tu peux aussi le sucer. Nous pouvons le faire jouir ensemble ; ça te plairait ? Tu n'es jamais venue ici ; c'est la première fois, n'est-ce pas ?

— ... Ou... oui.

— Tu sais, dans cette boîte, personne ne s'occupe de ce que nous faisons. Mon plaisir à moi, c'est de sucer des queues sans que les gens à qui elles appartiennent me voient. J'aime le contact de mes lèvres sur... sur ça. Et l'odeur aussi ! Goûte, ne crains rien. En plus, le bonhomme – ben oui, il y a bien un mec au bout de ce mandrin – au moins il ne peut pas foutre ses sales pattes sur moi, sur toi.

— Je... je vois, je comprends. Le plaisir dont vous avez envie sans les inconvénients d'une possession non désirée.

— Tu apprends vite et tu raisonnes bien. Tu en veux de mon sucre d'orge ?

Laure hoche la tête puis baisse le menton. Sa langue vient à la rencontre d'un gland gonflé, et la jeune femme fait l'identique démarche. Sur la hampe leurs deux salives se découvrent, se retrouvent, et c'est comme un baiser extraordinaire. Un palot de rêve avec un esquimau bouillant au beau milieu qui sépare tout en donnant une certaine saveur à cette bistouille. Quand Laure se retire seulement de quelques millimètres, décollant sa bouche du pieu, la jeunette prend le même chemin.

Cette fois, l'organe mâle ne sépare plus les quatre lippes. L'une et l'autre explorent tour à tour un palais qui réclame sa part de butin. Le souffle qui vient à manquer oblige enfin les bouches à se séparer. Et à la grande surprise de la brune, sa compagne d'un moment se penche de nouveau sur un sexe différent, remplaçant celui qui l'instant d'avant était délaissé. Laure sait que ce n'est plus la même bite, vu la couleur de cette nouvelle qui dépasse du trou : le boudin blanc de la première tétée est bel et bien remplacé par un appendice d'une jolie couleur ébène. Entre deux coups de langue, la femme à ses côtés lui susurre :

— C'est tellement bon de ne rien savoir de celui qui est derrière... Un jour, j'en goûterai une appartenant à un extraterrestre, et je serai la seule à ne pas le savoir ! Tu en veux ?

— Après tout... pourquoi mourir idiote ?

La soirée est chaude ; tout est fait dans cet espace clos pour que le sexe soit roi. Laure cède aux injonctions doucereuses de cette déesse en génuflexion. Elle aussi ne donne plus sa langue au chat et trouve un plaisir malsain à réaliser des fellations anonymes. Elle ne s'arrête qu'à la rasade inattendue d'un éjaculateur trop pressé. Là encore elle réalise que les hommes ne sont pas tous égaux en matière de maîtrise de leur queue. Et lorsqu'elle retrouve au bar ses deux amis, qui visiblement ont largement profité de la chambre, personne ne lui pose la moindre question.

Les folies passagères

Lors du retour vers le domicile du couple, chacun des occupants de la voiture reste dans ses souvenirs. Laure réfléchit à cette seconde soirée où Gaby est totalement ignoré, oublié. Bien entendu, elle soulage sa conscience en se racontant une jolie fable. Sucer n'est pas tromper, mais l'intention était pourtant bien présente. Qu'une pénétration ait eu lieu ou pas ne change pas grand-chose au fait. La nuit précédente, elle a donné du plaisir à un autre homme, et dans ce club ce sont plusieurs sexes que sa bouche a léchés. Partager ou non avec une autre nana n'enlève rien au coup de couteau dans le contrat. Ses deux compagnons de sortie, eux, savourent en silence les bienfaits d'une jouissance reçue et prodiguée presque avec amour.

À l'approche de leur demeure, le mari sort de son mutisme, tirant ainsi les deux femmes de la léthargie ambiante :

— Tu viens boire un verre ? À moins que tu ne veuilles passer le reste de la nuit chez nous. Tu pourrais dormir ici et rentrer demain chez toi.

— Je... je ne sais pas trop. Je suis fatiguée, mais je n'ai pas non plus un si long trajet à faire.

— Oh, monte boire un coup ! Ça nous a fait plaisir que tu passes un peu de temps en notre compagnie. Tu pourras me raconter...

— Te raconter, Marine ?

— Alain et moi aimerions bien savoir comment tu as vécu notre... petite sauterie.

— Ah ? Dis donc, c'est de la curiosité, ça !

— Un peu. Mais tu nous diras si tu as aimé ou pas. Nous adorons débriefer un peu nos soirées.

— Bon, puisque vous insistez...

Ils sont entrés dans l'appartement situé au-dessus du restaurant du couple. Alain s'occupe de servir les boissons et les deux femmes sont passées au salon. Dédaignant le grand canapé de cuir fauve, assises chacune sur un fauteuil, elles attendent sans trop savoir quoi se dire. L'arrivée du plateau sur lequel trois verres au liquide couleur soleil les arrache à un silence pesant. Alain a l'air joyeux.

— Voilà, Mesdames ! Trinquons à cette belle soirée. Alors, raconte-nous, Laure. Comment as-tu vécu cette première visite dans un club échangiste ?

— Tu t'es un peu amusée, tout de même ? Parce que j'avoue que nous t'avions un peu perdue de vue pendant... un certain temps.

— Ben... je me suis simplement promenée dans les divers endroits que nous avions déjà parcourus ensemble, vous et moi. Je n'ai rien fait de particulier. Simplement observer par-ci par-là les choses qui s'y faisaient.

— Et rien ne t'a donné envie ? Si Gaby avait été là, vous n'auriez pas... osé avancer un peu plus dans les folies ?

— Je ne crois pas qu'il apprécierait ce genre d'endroit. À ce propos, il serait bon que cette virée nocturne reste entre nous ; vous voyez ce que je veux dire ?

— Oui... Oui, à condition que tu dormes avec nous.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis, Alain ?

— Mais je plaisante, évidemment ! Tu me connais, non, Minouche ? Tu sais bien que je rigole.

— Je n'aime pas ce genre de plaisanterie, Alain. Ça prête toujours à confusion, et tu mets mal à l'aise Laure.

— Oh, je le prends pour ce que ça doit rester : une blague de mec. Je dois dire aussi que je n'ai pas ton courage, Marine. Faire

l'amour avec d'autres hommes devant le mien, je ne sais pas si j'en serais capable.

— C'est juste une histoire de confiance entre Alain et moi. Je crois qu'il est préférable de faire cela devant lui que dans son dos. Je n'ai pas l'impression de le tromper s'il est présent. Du reste, il ne se prive pas non plus, et c'est un vrai échange qui nous donne toute satisfaction.

— Du moment que nous y trouvons tous les deux notre compte !

— Oui ? Mais je ne me vois pas présenter cela à Gabriel ; j'aurais bien trop peur de sa réaction.

— Pourtant, tu devrais tenter le coup. Tu pourrais être surprise par son attitude, qui sait ? C'est un homme comme les autres, ton Gaby, et il y a peut-être déjà pensé mais n'a pas osé lui non plus t'en parler.

— Ah bon ? Tu crois que tous les mecs, un jour ou l'autre, pensent à cela ? Vous en avez déjà discuté toi et lui ? Dis-moi, Alain, vous avez déjà abordé le sujet ?

— Laisse tomber ! C'est à lui, ma chérie, que tu dois poser cette question : Alain ne trahira jamais son pote. Comme tu peux avoir confiance, nous ne te vendrons pas pour notre... safari nocturne.

— Merci. Bon, je rentre. Je n'ai guère de temps à passer sur la route et le jour va bientôt se lever. Allez, je file. Merci pour le verre et pour tout le reste aussi.

— À ta guise, alors ! Prends bien soin de toi et passe nous voir de temps en temps. Ça nous fait toujours plaisir.

— Vous connaissez aussi le chemin pour nous rendre visite, et notre porte vous est toujours ouverte.

— Oui. Bise, ma belle.

— Salut, Alain. Bise à toi, ma Minouche ! Merci encore pour tout.

Ils sont tous sur le pas de la porte et Laure traverse rapidement la chaussée pour reprendre sa voiture. Ses deux amis lui font un dernier signe de la main. Si ces ceux-ci ont le sourire, elle imagine

bien qu'il est un peu forcé : sans doute auraient-ils préféré une autre issue à cette balade de nuit. Mais si l'envie de faire l'amour cramponne les tripes de la brune, elle est légèrement tempérée par leur amitié, et surtout l'absence de son mari. L'ombre du malheureux Gabriel plane dans le crâne de la femme qui se glisse au volant de la voiture.

⋆

Un bourdonnement incompréhensible arrache la femme brune à son lourd sommeil. Dans un premier temps, elle ne saisit pas vraiment de quoi il s'agit, puis sa raison refait surface et d'un coup elle réalise que c'est son téléphone portable qui fait ce bruit. Merde ! Quelle heure est-il ? Elle repousse le drap qui couvre sa nudité et tente à tâtons de trouver l'appareil. Quand elle y parvient, l'appel est terminé. Le numéro qui est gardé en mémoire est bien celui de son mari. Alors elle appuie sur le bouton de la télécommande qui actionne les volets roulants. Un beau soleil s'invite d'un coup dans la pièce. La pendule indique seize heures.

Laure songe qu'elle a fait un sacré roupillon alors que son portable grésille de nouveau.

— Allô ? Allô, Gabriel.

— Ah, ma chérie ! Tu étais sortie sans ton téléphone ?

— Pas sortie ; j'étais au jardin. Il fait un temps magnifique cet après-midi ! Tu me manques.

— Toi aussi, ma belle, mais nous nous rattraperons dès mon retour : tu ne perds rien pour attendre...

— Des promesses, encore des promesses !

Loin là-bas, son mari éclate de rire. Il ne se doute de rien et montre sa joie d'entendre la voix de son épouse.

— Ta soirée s'est bien passée ? La mienne a été un vrai face-à-face avec la télé.

— À vrai dire, je suis sortie.

— Ah, sortie ? Raconte-moi.

— J'ai rendu visite à Alain et Marine. Ils avaient envie d'aller dîner à l'extérieur, alors je les ai accompagnés et suis rentrée assez tard.

— Tu as bien fait ; il n'est pas utile de rester seule lorsque je ne suis pas à la maison. Comment vont-ils, nos deux tourtereaux ?

— Pas trop mal. Ils sont sympas et te passent le bonjour.

— Tu les revois ? Si oui, dis-leur que je pense bien à eux ! Ils sont gentils, oui.

— Il me tarde tout de même que tu rentres. Je me languis de toi.

— Tu veux que nous... rejouions la scène de l'autre soir ?

— Oh non ! La jouissance par téléphone, c'est bien une fois ; après, ça devient vite lassant.

— ... On peut essayer Skype aussi, si tu veux.

— Non : quand tu raccroches, après c'est trop frustrant pour moi.

— Je comprends, tu vas... nous allons donc devoir souffrir quelques jours de plus.

— Oui, mon amour, fait au plus vite. Je t'aime, de toute façon ; tu le sais ?

— Bien sûr ! Tu as une drôle de voix pour me dire ça. Tu es certaine que tout va bien ?

— Mais oui ! Nous sommes rentrés un peu tard et je suis crevée. J'irai me coucher de bonne heure. Et notre jardin ressemble à la jungle. Je vais continuer sa remise en ordre. Le printemps revient, les oiseaux chantent et c'est la saison des amours... La nôtre reviendra à ton retour.

— Oui, ma belle. Je t'aime, ma chérie. Bon, eh bien je te rappelle demain dans la soirée.

— Je t'aime, Gabriel...

Le bip de la fin de conversation soulage presque Laure. Pourquoi a-t-elle cette certitude que son mari a deviné que quelque chose clochait ? Le ton de sa voix ? Sa manière peu naturelle de lui

répondre ? Un peu de tout cela, évidemment, et Gaby est une fine mouche. Elle s'en veut de n'avoir pas été honnête avec lui. Mais lui faire du mal gratuitement n'est pas dans ses intentions. Elle revient mentalement sur les événements de ces deux journées. Le pauvre homme ! S'il apprenait que... d'abord leur jeune voisin, puis ces inconnus. Ou plutôt seulement leurs bites, encore une chance que dans la rue personne ne puisse la reconnaître et lui faire savoir qu'il sait.

Un sentiment de honte lui rosit les joues. Elle si sage, elle si prude, qui n'a jamais seulement regardé un autre type depuis ce mariage si parfait. Que se passe-t-il donc pour que tout bascule de cette si soudaine façon ? Elle en est à ce stade-là de ses réflexions lorsque la sonnette de la porte d'entrée grelotte d'un coup, la faisant sursauter. Elle va au visiophone.

— Oui ?

— Madame Laure... C'est moi.

— Que me veux-tu encore ?

— Je... j'ai besoin de vous parler. Je peux entrer ?

— Nous n'avons plus rien à nous dire. Rentre chez ta mère, allez, file ! Je ne veux plus te revoir.

— S'il vous plaît... Je resterai là jusqu'à ce que vous m'ouvriez, je vous le jure.

— Si tu insistes, j'appelle la police !

— Je m'en fiche. Je leur raconterai notre... nuit, et ce sera tant pis pour vous. J'ai tout mon temps. Ouvrez-moi, et dans cinq minutes je suis parti.

— Arrête ! Je t'ai dit non ! Inutile d'insister.

Elle s'est détournée du petit écran qui reflète l'image du garçon. Renaud, qui revient à la charge, lui fout la trouille. Comment s'en sortir avec cet énergumène ? Elle n'a pas le temps d'y réfléchir vraiment : derrière la baie vitrée de la salle à manger donnant sur la pelouse, le gaillard est là ! Il a sauté la barrière et s'est introduit

sur leur propriété. Elle ne peut rien faire, surprise par la témérité du jeune homme. Elle vient, en traînant les pieds, affronter l'intrus.

— Bon ! Cette fois tu dépasses les bornes ! J'appelle les gendarmes pour de bon.

— Attendez ! Je suis venu vous dire que... que je vous aime. Je suis amoureux de vous, et c'est pire depuis que nous avons...

— Ça ne te donne aucun droit sur moi. Et tu n'as aucun respect pour ta parole, pas plus que pour la vie privée des autres. Tu n'es qu'un voyou !

Depuis le début du dialogue, elle n'a pas pensé qu'elle se trouvait toujours nue.

— Ouais, un voyou qui t'a bien baisée, hein, salope !

À ces mots, Laure a fait volte-face. Celui qui les prononce n'est pas son interlocuteur. Le sale type du bistrot du jour du marché, celui qui était le plus véhément, le plus violent verbalement également, se trouve là. Cette fois elle a très peur. Elle tente désespérément de cacher à la vue des deux jeunes sa chatte, qu'ils reluquent sans vergogne. L'autre la toise avec un regard qui laisse à penser que ses intentions ne sont pas particulièrement sympathiques.

— Qu'est-ce que vous faites là, vous ? Tu as ramené ce voyou chez moi ? Vous allez déguerpir, et plus vite que ça !

— Calme-toi, mémère. On dirait que tu nous attendais dans une tenue... Nous, on est pacifiques. On veut juste te baiser un petit coup, et comme tu es apparemment prête... Renaud a eu sa part, et largement si ce qu'il nous a raconté est véridique. Traîner à poil dans ta baraque te va bien. Tu as un sacré beau cul !

— N'importe quoi ! Qu'est ce que tu as raconté à tes potes comme salades ? Ne me touchez pas !

— Ben, on va peut-être attendre que l'avocaillon t'appelle au téléphone : il paraît que tu es bien plus docile. Et puis on lui dira comment tu te laisses grimper par le gamin de tes voisins, à moins que... tu ne sois très gentille.

— Non ! Je me fiche de ce que colporte ce petit con de Renaud. Je ne vous laisserai pas me toucher. Et cette fois, j'appelle la gendarmerie.

— Barrons-nous, Cyril ! Barrons-nous ! Je n'ai pas encore envie de voir les flics débarquer dans ma vie.

— Calme-toi ! Tu vois bien qu'elle veut nous faire peur. Elle ne peut pas risquer de perdre son bon mari. Elle ne va rien faire du tout. Allez, la vieille, on s'y colle ?

Le coq fait mine d'avancer vers elle ; Laure recule. Le guignol lui a attrapé le poignet et la force à se coller contre son torse. Renaud ne bronche pas. Il ne fait pas un geste pour aider son ami, mais aucun non plus pour la défendre.

— Tu es complice de ce type, Renaud. Aux Assises, les juges ne sont pas coopératifs avec les violeurs et leurs complices. Si ce gars me touche, vous êtes bons pour vingt ans derrière les barreaux. Réfléchis, mais fais-le vite.

— Tu l'entends, Cyril ? Je n'ai pas envie de croupir en taule. Arrête et barrons-nous !

— Elle bluffe ! Tu ne vois pas qu'elle veut te foutre la trouille ?

— Pas besoin : c'est toi qui me colles le traczir. Lâche-la !

— Quoi ? On est bien là pour prendre du bon temps avec cette pouffe, non ? Attends... c'était du flan pour te faire mousser, l'histoire de son mec au téléphone et tout le toutim ?

— On s'arrache, et vite. Si elle appelle la flicaille, on est bons pour le ballon.

— Je m'en fous ! Je veux ma part de cette salope. Elle est bonne baiseuse, non ? Dis-moi que tu n'as pas tout inventé...

Laure sent d'un coup l'hésitation du voyou. Le dénommé Cyril ne sait plus sur quel pied danser. Laure profite de la brèche ouverte dans l'esprit du sale type :

— Si vous filez tout de suite, j'oublierai jusqu'à votre violation de domicile. Allez, fichez-moi le camp.

— Mais... Renaud, nom de Dieu ! Non, mais quel connard ! Tu nous as seriné des bobards ? Tu mériterais une branlée...

— Essaie donc de me la donner ! Allons, vas-y, un peu de courage. J'en ai marre de tes conneries. Tu te crois malin ? Allez, je me casse. Fais ce que tu veux, mais si tu la touches, je dirai tout aux keufs. Et puis je balancerai tout. Tu entends bien ? TOUT !

— Sale petite frappe ! Tu ne perds rien pour attendre, Renaud. C'est ça, vas-y, file avec la queue entre les jambes, je te reverrai. Quant à toi, tu as de la chance que ce péteux n'ait pas de couilles. Tu es belle, et bonne à baiser. On se reverra, nous deux.

— J'en doute fort... Débarrassez-moi le plancher. Et toi, Renaud, choisis mieux tes amis. Tes fréquentations vont t'envoyer en prison pour un bail si tu continues de la sorte.

Les deux voyous détalent à toute vitesse, empruntant le chemin pris à l'aller. La brune a les jambes qui tremblent. Elle ne se sent plus vraiment en sécurité dans sa grande maison solitaire. Et puis comment parler de cela avec qui que ce soit ? Quant à la police... ça équivaudrait à dire à son mari ce qui est arrivé, et là... elle n'en a aucune envie. Elle est pieds et poings liés et se retrouve enfermée dans une détresse morale impossible à contourner. Quelle idiote d'avoir cédé à son jeune voisin... Elle est à sa merci et se demande bien comment s'en sortir.

Elle ferme tout à clé, comme si c'était une vraie solution. Dans sa tête, des monceaux d'images défilent et elle ne sait plus vraiment ce qu'il convient de faire. Bêtement, elle décroche le téléphone et appelle son amie... Marine.

— Allô, Marine ?

— Allô ! Eh bien, ma belle, tu n'arrives plus à te passer de nous ?

— Je... je peux venir vous voir ?

— Mais nous te l'avons dit : notre maison t'est toujours ouverte. Tu as un problème ? Viens ! Alain est parti faire un tour. On discutera toutes les deux.

— J'arrive tout de suite.

Après s'être vêtue à la hâte, la brune saute dans sa voiture et démarre précipitamment. Elle tourne et retourne les plus folles inquiétudes dans sa caboche. C'est soulagée de s'éloigner de chez elle que Laure fait le court trajet qui la mène vers Minouche. Sur la route, elle ne croise pas âme qui vive, et c'est avec une sorte de soupir qu'elle appuie sur la sonnette pour appeler sa copine. Marine devait la guetter parce qu'elle ouvre de suite.

— Tu as fait vite ! Tu en as, une tête... Ça ne va donc pas si bien que cela ?

— Non, c'est seulement que je n'ai pas assez dormi...

— Ouais ? Tu en es bien certaine ? Enfin, si tu ne veux rien dire, c'est ton problème. Mais parler libère ou soulage la conscience. Je ne veux pas t'obliger à dire ce qui ne va pas. Ce n'est pas à cause de nous et de cette nuit ?

— Non, non, rassure-toi.

La spirale infernale

Chez Marine, Laure finit par se rassurer. Devant un bon café et une part de tarte aux pommes, les problèmes s'évanouissent. Les deux femmes devisent gentiment, se remémorant les années lointaines d'une jeunesse heureuse. Elles parlent de tout, de rien, au gré de souvenirs qui remontent à la surface, embellis par le temps qui souvent ne trie que les bons. Pourtant quelque part son amie sent Laure soucieuse. Elle n'aborde pas le sujet bille en tête, mais cherche à contourner la citadelle pour prendre à revers les défenses de la femme de Gabriel.

— Tu as peur que ton homme apprenne, pour *L'Effeuillage* ?

— Oh non : il y a bien pire que sortir dans une boîte de cul.

— Ah bon ? Ça dépend de quel point de vue tu regardes cela. Évidemment, puisque tu n'as rien fait dans le club.

— Oui. Enfin, « rien fait »... j'ai tout de même revisité toute seule les murs percés.

— Les glory holes ? Tu es entrée toute seule dans le couloir des bites ? Non... Tu as vraiment essayé ?

— Oh, je n'étais pas vraiment seule : il y avait une autre femme. Elle m'a invité à... tu vois ce que je veux dire.

— Comment ça, « invitée » ? Vous vous êtes tripotées ?

— Pas exactement ; nous avons plutôt partagé un bâton... enfin, deux, un blanc et un noir.

— Ben ça alors ! Moi qui croyais que tu étais restée aussi sage qu'une image... Tu m'en bouches un coin, là.

— Mais il y a pire que cela, tu sais...

— Eh ben, vas-y, vide ton sac ! Tu te sentiras mieux après.

— Oui, mais si Gaby apprend cela... je ne sais pas comment il va prendre la chose. L'autre soir il m'a téléphoné, et mon jeune voisin...

Laure se lance alors dans une longue confession. Elle n'omet aucun détail, narrant sans rien négliger de cette idiotie réalisée avec Renaud, puis la venue de ce dernier chez elle. Elle révèle aussi la présence de l'autre individu. Elle se délivre du poids qui lui pèse sur l'estomac. Marine boit les paroles de sa copine sans la couper, dans un silence attentif. Les explications durent un long, très long moment. Quand elle a fini de raconter son histoire, face à elle son amie semble éberluée.

— Bon sang ! Quand tu t'y mets, tu ne fais pas semblant. Enfin, ne te bile pas trop pour ce... comment tu dis, Renaud ? Lui et son pote ne vont sans doute pas revenir. Et puis ce serait ta parole contre celle de ces sales cons. Allez, rassure-toi ! Tu peux rester ici si tu veux.

— Mais... il faudra bien que je rentre chez moi, et...

— Oui, demain il fera aussi jour, et puis tu verras le monde sous une lumière différente. On va se concocter un bon petit dîner. Tu vas dormir cette nuit chez nous. Viens avec moi, nous allons mettre en ordre la chambre d'amis.

— Je ne sais vraiment pas comment m'en sortir avec ces deux voyous.

— À mon avis, il n'y a rien à faire. Ils ne viendront sûrement plus t'importuner : ils savent bien ce qu'ils risquent puisque tu connais l'un d'eux.

— C'est pour Gaby que j'ai des craintes... il pourrait me quitter ! Je l'ai tout de même trompé.

— Tu ne vas pas lui dire, et je suis une tombe. Du reste, si l'autre imbécile la ramène, Alain et moi nous soutiendrons que tu étais avec nous à ce moment-là.

— Oui, mais Gabriel était au téléphone avec moi quand ça s'est produit.

— C'est vrai... les soupirs et les gémissements... ne t'inquiète pas outre mesure, laisse venir. Je... j'imagine bien la scène : prendre son pied avec un marlou alors que ton mec te chauffe au portable... j'adore la situation ! Finalement, vous êtes un couple plus moderne que nous ne le croyions.

Les yeux dans les yeux, les deux amies font une pause pendant laquelle chacune garde le silence. Laure parce qu'elle réalise qu'elle a tout dit à Marine et que la peur que ceci s'ébruite est latente. Quant à Marine, c'est le souffle un peu coupé par les révélations de la brune qu'elle médite sur cette histoire. Dire qu'elle pensait la femme de Gabriel si... prude, pour ne pas dire vertueuse ! Les apparences peuvent parfois être trompeuses.

Puis, réagissant d'un coup, Minouche se lève en murmurant :

— Ce n'est pas tout, ça, mais Alain va rentrer et le dîner ne sera pas prêt. Des patates farcies et une salade, ça te conviendra ?

— Bien sûr ! Donne-les-moi que je les épluche.

— Bien. Moi je vais préparer la farce. On fait simple les jours où nous ne travaillons pas.

— C'est bien bon ! J'en fais également parfois pour Gabriel, il adore ça.

— Tu veux un apéro ?

— Tu ne préfères pas attendre ton homme pour boire un verre ?

— Les absents ont toujours tort, non ?

— ... Ouais. Vu ce qui se passe, je crois que c'est moi qui ai fait des conneries. Des grosses erreurs, même !

— Hep là, je ne disais pas cela pour toi. Ne le prends pas de cette manière.

— Je suis comme une lionne en cage ; je tourne en rond, mais je suis certaine que je peux encore être... mordante.

En jetant un coup d'œil sur son amie, Laure la voit sourire, et cette risette est communicative. Pour faire bonne figure, elle aussi a un rictus sur les lèvres.

— Après tout, tu as raison... buvons un verre.

— Voilà la Laure que j'aime. Battante et combative. Et puis tu vas voir que ça va le faire revenir, mon bonhomme.

— Il te laisse toute seule souvent ?

— Non. Il est parti nous pêcher une truite pour notre déjeuner de demain ; il se plaît bien à courir dans la montagne, à suivre des petits ruisseaux.

— Il en prend ?

— Quoi donc ?

— Des poissons, pardi !

— Ah ! Oui, oui. Des pas très gros, mais si savoureux... Vodka, comme d'habitude ?

— On ne change pas, hein ! Finalement, nous sommes si prévisibles, nous, les femmes...

— Tu trouves ? Lorsque je pense à ce que tu m'as raconté, ce qui s'est passé au club, je te trouve bien plus délurée que je ne l'aurais cru. Donc prévisible... non, pas vraiment.

— Mais je n'aime pas la violence que son pote voulait m'imposer en venant chez moi.

— Je... oui, je crois que je te comprends. Mais moi, je suis sûre que j'aimerais faire l'amour avec toi et Alain... avec ton Gaby aussi, sans doute.

— Entre lui et moi, ça s'est toujours bien passé ; nous n'avons aucun problème sur ce plan-là. Alors je me dis que je suis cinglée d'avoir eu ce comportement. Je n'ai pas réfléchi à une situation où nous serions tous les trois, non. Encore que...

— C'est ce que pourrait penser ton mari qui t'empêche de le faire ? D'essayer de voir ce que c'est ?

— Non. C'est simplement que je l'ai déjà suffisamment fait cocu comme ça. Il ne le mérite pas.

— Dommage, alors. N'en parlons plus.

⋆

Le bruit du moteur de la voiture d'Alain qui rentre alerte les deux amies. La table est dressée et elles sont calmes devant le petit écran. Le canapé rouge d'un vieux présentateur hypocondriaque reçoit une chanteuse canadienne venue faire la promotion de son dernier album. Là encore rien n'est vraiment fortuit. Le mari de Marine sifflote en remontant les marches de l'escalier. C'est un tourbillon qui rentre dans la maison. Et son épouse, sans se lever, le harangue alors qu'il est toujours dans l'entrée :

— Alors, on peut mettre la poêle sur le feu ? Les truites sont belles ?

— Ben oui... j'en ai pris des belles et bonnes. Mais c'est pour le déjeuner de demain, non ?

Sa femme s'est enfin approchée, et lorsqu'il lève les yeux il a la surprise d'apercevoir dans le sillage de celle-ci la silhouette agréable d'une brune.

— Ah, Laure, tu es là ! Salut, ma jolie. Je te manquais donc tellement ? Ça fait plaisir.

— Bonjour, Alain. Ben tu vois... la solitude peut vite devenir lourde à porter.

— Ça ne va pas, toi, hein ? C'est l'absence de ton Gaby qui te rend si morose ? Il va revenir bientôt et tu nous oublieras, comme toujours !

— Je... Tu as une façon de le dire... mais tu as raison. Nous veillerons désormais à nous retrouver plus souvent. Je suis votre invitée pour le dîner.

— Elle a mis la main à la pâte avec amour pour le repas.

— Si tu pouvais aussi la mettre ailleurs, Laure... J'aimerais bien aussi, tu sais !

— Je vois... Tu as avalé un clown ? Toujours le mot pour rire ! Contente-toi de ce que notre amie peut nous donner, ce ne sera déjà pas si mal.

L'œil noir de son épouse montre qu'elle ne veut pas qu'il effarouche Laure. Après tout, Minouche a eu bien du mal à la rassurer et elle n'entend pas voir son homme gâcher tous ses efforts par une maladresse verbale. Il est capable du meilleur comme du pire avec sa langue, son bonhomme. Il a senti que le calme apparent de leur amie n'était qu'une façade, et il suit les conseils muets de celle qui partage sa vie. Le dîner est un atout pour les discussions. Le mari se rattrape en alimentant la conversation de sa gouaille joyeuse. Quant à Marine, elle attend le bon moment, panthère prête à bondir sur une occasion favorable. Celle-ci arrive alors que le café fume dans les tasses.

— Je me sens vide, crevée. Gabriel me manque et je hais de plus en plus ces séminaires qui le tiennent loin de la maison.

— Ben... si tu te sens trop seule, nous avons de quoi te garder pour la nuit. Notre chambre d'amis est à ta disposition, tu le sais bien.

— Oui... vous êtes des amours. C'est vrai aussi que je n'ai pas très envie de retourner chez moi. Je crois que je vais accepter votre proposition.

— À la bonne heure ! Voilà qui me ravit. Toi aussi, Alain ? Tu es content que notre amie couche à la maison ?

— Bien sûr. La chambre d'amis... enfin, c'est mieux que rien.

— ... ?

— Bon, je débarrasse la table. Allez vous installer au salon tous les deux.

— Non, je vais te donner un coup de main ; je suis venue à l'improviste, et je peux aussi t'aider à tout remettre en ordre.

L'homme est parti vers le salon et le son de la télé leur parvient alors que dans la cuisine l'une lave les assiettes et l'autre les essuie.

— Excuse Alain, ma belle ; parfois, il n'est pas très fin.

— Je te rassure : j'aime la plaisanterie, et je la prends bien.

— Oui, mais c'est souvent lourd et...

— Oh, il ne sait rien de l'histoire qui m'amène chez vous, sinon il aurait compati lui aussi.

— Oui. Je crois aussi que dans sa tête la chambre d'amis se trouve trop éloignée de la nôtre. Il a toujours flashé sur toi. Il n'est pas amoureux ; c'est plutôt que je crois qu'il aimerait que toi et moi nous partagions un peu d'intimité.

— Du sexe ? C'est ce que tu veux que je comprenne, là ? Il nous imagine toutes les deux à nous faire des trucs ?

— C'est bien un peu cela. Il réfléchit en libertin et a bien su me convaincre de le suivre dans cette voie.

— Tu n'as jamais peur ?

— Peur ?

— D'attraper une saloperie, de tomber amoureuse d'un autre, de voir revenir un type qui oserait croire que tu vas toute seule lui donner ce que vous lui offrez tous les deux ?

— Non. Si un mec me baise, il doit avoir une capote. Et puis nous les choisissons aussi libertins. C'est un état d'esprit particulier. Une autre valeur, quoi.

— Eh bien, moi et Gaby sommes bien loin de votre monde, je le crains, ma pauvre Minouche.

— Tu penses vraiment ce que tu dis, là ? D'après ce que tu m'as raconté sur notre sortie au club, tu n'as pas trouvé si déplaisant de sucer des queues étrangères. Pas plus que te donner à un jeune n'est pour moi raisonnable. Tu vois, nous échangeons, nous, sans que l'autre en souffre. Tu vas me dire que si ton Gaby apprend tes frasques, il ne va pas avoir mal quelque part ?

— Je... tu as sans doute raison. Mais j'ai du mal à m'imaginer en train de faire l'amour devant lui sans qu'il soit jaloux.

— Si tu ne lui demandes pas, tu ne le sauras jamais. Mais ne nous fâchons pas pour ce genre de discours. Je veux juste te faire savoir que notre chambre t'est aussi ouverte que notre table. Alors

si le cœur t'en dit, je serais ravie de jouer avec toi. Et je peux t'assurer que je ne serais pas la seule à aimer cela ! Bon, allons rejoindre notre pêcheur au salon avant qu'il ne s'endorme.

⋆

Assise sur un fauteuil face au couple qui se tient par la main, Laure digère les paroles de sa copine. Évidemment que ce n'est pas chouette de s'être laissé aller avec le jeune voisin. Mais de là à coucher devant son mari avec un ou une autre, il y a tout un fossé. Des douves de château fort, même, que son esprit se refuse à enjamber. Il y a aussi l'autre argument, celui de la souffrance de son mari. Sur ce plan, Marine a vu juste. La brune ne sait pas comment faire, mais cette forme de malaise qu'elle pourrait avoir provoqué, elle ne souhaite pas le répéter.

Sur le sofa, lentement mais sûrement, les événements s'accentuent. Si Marine a toujours la main dans celle de son mari, elle penche la tête contre sa poitrine. Et la seconde paluche d'Alain est déjà remontée bien haut sur la cuisse de la femme qui a les yeux dans le vague. Du coin de l'œil, l'invité surprise voit celle-ci disparaître sous l'ourlet de la robe. Inutile de chercher bien loin ce qui se trame à quelques centimètres de la brune. Du reste, au bout de quelques secondes Laure entraperçoit son amie tressauter doucement. L'avant-bras masculin est presque en intégralité sous le tissu.

Viennent ensuite des soupirs plus prononcés. Ils indiquent clairement que les doigts invisibles sous le carcan de chiffon dansent un curieux ballet. Et l'imagination de Laure la fait d'un coup dérailler. Elle sait, elle sent que ces deux amants sur leur canapé vont aller bien plus avant dans la ronde qu'ils ont débutée. Et aussi étrange que cela puisse paraître, son corps réagit. Dans un premier temps, elle ferme les yeux pour chercher à échapper à ce qui lui torture les tripes. Rien n'y fait cependant, et lorsqu'elle ouvre ses paupières, la bouche de sa copine embrasse goulûment celle de son compagnon.

Ils sont seuls au monde en cet instant. Ni lui ni elle ne se soucient de sa présence. Se moquant bien de savoir si elle se trouve gênée par leur parade nuptiale, ils se tripotent sans autre forme de procès. Sans oser bouger, la brune voit Marine se déhancher, onduler sous les caresses terriblement ciblées de son époux. Et le remue-ménage de son ventre lui démontre par A + B qu'elle n'est pas vraiment insensible à ce qui se passe sous ses regards. Minouche, quant à elle, s'est pliée, courbant l'échine, et sa caboche est descendue de la poitrine de son mâle jusqu'à un niveau situé bien plus bas.

Dans la lueur des images de la télévision, Laure entend le bruit du zip de la fermeture Éclair du pantalon d'Alain glisser vers le bas, à défaut de le voir vraiment. Et devant elle, deux petites menottes s'emparent d'une tige qui surgit comme un diable hors de sa boîte mais ne reste sous les feux des projecteurs qu'une fraction de seconde. La tête de son amie, en se coulant sur ce vit tendu, interdit d'autres visions ; mais là encore, les sons sont significatifs. Une succion bruyante ne peut signifier qu'une seule chose : Minouche taille une plume à son homme.

Tout s'enchaîne avec une régularité de métronome, et la malheureuse voyeuse oubliée sur son fauteuil n'en perd plus une miette. Prestement, Alain a réussi comme par miracle à faire passer sa belle par-dessus son corps, et son visage à son tour plonge au cœur de la fourche largement ouverte d'une Marine gémissante. Elle ne s'arrache à son activité buccale que pour geindre ou reprendre un peu d'air. Et même si son amie brune ne peut pas le savoir, elle se tortille, tant les caresses de son mec sont ciblées. Dans l'action, lors de ses mouvements parfois désordonnés, elle jette ses bras en avant.

Et d'un coup, sans prévenir, la petite patte de Minouche accroche celle de sa potine. Instinctivement, ces doigts qui s'emmêlent avec les siens lui donnent une décharge électrique. Et la vigie qui suit les faits et gestes de ce couple enamouré crée un trouble que

Laure ne peut cacher. Mais Minouche est trop occupée par la bouche qui la dévore pour comprendre qu'en insistant encore un instant... C'est donc Alain qui, impatient, revient à une position plus académique ; il se redresse. Ce faisant, il découvre sa queue tendue aux regards de la femme assise, et ses yeux croisent ceux de l'invitée sans que cela ne le gêne le moins du monde. Son épouse glousse et pousse un petit cri qui semble vouloir dire « Ne pars pas, pas tout de suite ! S'il te plaît... baise-moi. J'ai envie de te sentir en moi. » Alors son mari réplique immédiatement :

— Mais je ne t'abandonne pas, mon amour. Je veux simplement me placer de façon à ce que ce soit plus facile. Et toi, Laure, le spectacle te plaît ?

— ... ?

— Oh oui, ma Laure, viens, viens près de moi, viens avec nous. Allons, ne reste pas toute seule dans ton coin.

— Mais...

— S'il te plaît ! Tu ne voudrais pas me caresser les seins ? Me toucher un peu pendant qu'Alain... me fait l'amour ? Et puis si tu en as envie aussi, je te le prêterai volontiers. Oh, ma belle, viens avec nous.

— Je... je ne sais pas.

— Allons, ne te fais pas prier, Laure. Minouche veut bien partager. Alors profite donc de cette soirée ; Gaby n'en saura jamais rien. Ma chérie adore se faire lécher les seins pendant qu'elle est pénétrée. Viens, viens avec nous.

La brune ne sait pas quoi répondre, et c'est presque bêtement qu'elle laisse tomber une phrase creuse :

— Il n'y a pas de place pour trois sur votre divan...

Avec un soupir, Marine répond à cet argument délirant :

— Elle a raison. Allons donc dans notre chambre : sur notre lit, nous serons plus à l'aise.

Cette fois, un silence se fait, juste perturbé par le couple qui se lève. La femme d'Alain lui attrape au vol le poignet, et c'est donc

bien tous les trois qu'ils traversent la salle à manger en direction du nid des amoureux. Tout se bouscule dans la tête brune mais elle ne se dérobe pas, et c'est bien vers son destin qu'elle se trouve entraînée dans une spirale incompréhensible, sans l'avoir souhaité vraiment.

La porte se referme sur un curieux trio composé de deux femmes et d'un homme.

Retour de flamme

Une chaude nuit où tous les tabous de la femme de Gabriel volent en éclat. Entre elle et son amie la restauratrice, une vraie complicité intime s'accomplit sous les regards – et parfois même les directives verbales – d'Alain. Une bordée de débauche fait découvrir à la brune le corps si analogue au sien de son amie. Elle donne autant qu'elle reçoit, se livre, ose approfondir certaines découvertes, et son mari, loin de ses yeux, se trouve loin de son cœur. Volées en éclats, ses belles résolutions de ne plus recommencer ! Parties en fumée, ses craintes de tromper un homme qui ne le mérite pas ! Et c'est emportée par un tourbillon sexuel que Laure s'endort au petit matin entre un homme et une femme qui ont su l'entraîner dans leurs jeux enivrants.

Après un petit déjeuner entre copains, la brune est rentrée chez elle, ne voulant plus repenser à ces deux sales types qui l'avaient presque agressée. Mais prudence oblige, elle a refermé toutes les portes à clé derrière elle en rentrant, branché les alarmes de tous les endroits où elle ne se rend pas. Chez elle, la douche prise, elle se vêt d'une chemise en satin rouge sombre, d'une jupe noire, et se prélasse dans son salon avec pour seule compagnie une bonne musique en sourdine. Laure fait le point sur les événements de ces trois jours. Le bilan est plutôt mitigé, et surtout en défaveur d'un contrat de mariage qui paraissait solide.

C'est Gabriel qui vient par le biais du téléphone s'incruster dans son ambiance musicale morose :

— Allô, ma chérie ? Tu es rentrée ?

— « Rentrée » ? Comment ça, « rentrée » ?

— Ben... je t'ai appelée hier soir et tu n'as pas répondu. J'ai réessayé vers minuit, toujours sans succès.

— J'ai passé la nuit chez Marine et Alain. J'en avais un peu marre de cette solitude engendrée par ton absence ; j'ai de plus en plus de mal à supporter les longues séparations, ces séminaires qui me volent mon mari.

— Je dois aussi bosser, ma belle. Nous avons tout pour être heureux, mais le prix à payer reste ces séparations inéluctables. Tu as passé une bonne soirée chez nos amis ?

— Ils sont sympas et accueillants.

— Je m'en doute. Ils sont restés corrects, au moins ?

— Comment ça, « corrects » ? Je ne comprends pas, là...

— À vrai dire, je me suis laissé dire qu'ils étaient plus ou moins libertins ; ne me dis pas que tu n'es pas au courant. Nous n'en avons jamais parlé parce que c'est leur vie et que ça les regarde. Mais si tu couches chez eux, à leur domicile, tu dois être au courant de certains détails.

— Et tu le sais depuis quand ? Pourquoi ne m'en as-tu jamais touché deux mots ? C'est fou que tu sois au courant et pas moi !

— Nous n'avons pas eu l'occasion d'en parler. Alain a toujours aimé les belles nanas, et je pense que la seule chose qui l'a empêché de te draguer c'est que nous sommes mariés. Je crois qu'il a converti Minouche à ce genre de mœurs légères.

— Comme tu y vas ! Nous aussi nous aimons le sexe, et ce n'est pas pour cela que nous avons des – comme tu dis – des « mœurs particulières ». Et puis grand bien leur fasse ! Mais si nous parlions d'autre chose... Tu reviens bien après-demain ?

— Si je pouvais avancer mon retour, je le ferais avec plaisir, mais ce n'est pas possible. C'est drôle, on dirait que ça te dérange de parler du libertinage de nos amis.

— Tu penses que s'ils me proposaient de « jouer » avec eux, je ferais quoi ? À ton avis ?

— Je n'en sais rien. Mais le fait d'en discuter tous les deux, je t'avoue que ça me donne des palpitations. J'ai chaud, d'un coup.

— Ah non ! Tu ne vas pas me refaire le coup du téléphone rose, hein ? Pas aujourd'hui ! Je t'assure que je n'ai guère la tête à cela.

— ... Tu es malade ? Ça ne va pas ? Tu m'inquiètes, du coup.

— Mais non ; qu'est-ce que tu vas encore imaginer ?

— Bon, alors si tu ne veux pas me parler d'amour, si je te perturbe par mes propos, je n'ai donc plus qu'à raccrocher. Enfin, j'ai au moins perçu le son de ta voix, et ça suffit à mon bonheur. Je peux donc tenir une journée de plus loin de toi. Et puis je ferai ma lessive à la main... en songeant à ces formes que je retrouverai dans deux jours.

— Attends ! Je veux juste te dire... je t'aime, Gabriel.

— Oh, je t'aime tout autant, ma Laure ! Je t'embrasse là où tu aimes le plus, mon ange... Bisous.

Dans l'oreille de la femme, le silence du téléphone lui fait mesurer à nouveau le vide de l'éloignement de son compagnon. L'horreur de ses cachotteries, de ses tromperies aussi, remontent à la surface, trop fraîches pour être parfaitement assimilées. Cet homme – son homme – est adorable et ne mérite vraiment pas d'être bafoué de la sorte. Mais les choix que l'on fait parfois sont-ils le fruit d'un hasard heureux ou malheureux ?

⋆

La journée se traîne en longueur, pour ne pas dire en langueur. C'est en début d'après-midi que la femme de Gabriel décide de rompre cet isolement qui la perturbe pour de bon. Chaque bruit inaccoutumé, insolite, la fait sursauter. Elle s'attend à revoir les deux loustics surgir à ses fenêtres. Alors, de guerre lasse, elle saute dans sa voiture et file faire les boutiques, dans l'unique but de

n'être plus seule. Elle passe un temps infini à essayer des robes et des jupes qu'elle n'achètera pas, elle en est bien consciente.

Les vendeuses zélées des échoppes lui font des ronds de jambe, avec le secret espoir que cette femme bien faite remplisse un peu leur tiroir-caisse, mais Laure ne craque pas pour ces ensembles pourtant hyper beaux, super chers également, évidemment. C'est chez Morgan qu'elle passe un pull qui lui moule la poitrine à la perfection. La jeune demoiselle qui traîne dans les parages la voit sortir de la cabine d'essayage avec des yeux ronds.

— Ce chandail vous va à ravir ! On le dirait fait pour vous.

— Vous trouvez ?

— Oui ! Et c'est de la qualité. La couleur marine se marie bien à votre teint hâlé. Vous avez de la chance.

— De la chance ? Pour le pull ?

— Non, pour le bronzage. Moi je brûle dès que je m'expose un peu trop longtemps aux rayons du soleil. Ma peau de rousse n'aime pas la bronzette.

— Les hommes aiment aussi les peaux laiteuses, non ? Et vous êtes bien jolie, si j'en juge par ce que je vois.

— ... Vous allez me faire rougir. Je ne saurais trop vous suggérer avec ce haut d'essayer cette jupe-là.

Elle tend à Laure un ravissant vêtement pourtant relativement court.

— Nous avons toutes les tailles, dans différents coloris. Vous devriez voir ce que ça donne sur vous.

— Bon, apparemment, vous avez bon goût ! Voyons donc cela.

Elle s'est emparée de la minuscule pièce d'étoffe blanche et retourne dans la cabine, suivie par la vendeuse. Alors qu'elle va pour tirer le rideau, la jeunette la suit, sans un mot.

— Attendez, je vais vous aider.

— Mais...

— Les fermetures Éclair sont parfois récalcitrantes.

Les petits doigts nerveux sont déjà partis en quête de l'agrafe qui tient fermée la jupe, puis la brune entend le glissement du zip sur les rails de nylon du fermoir de son vêtement. La pression de la ceinture qui enserre la taille de Laure se délite quelque peu. Ce qu'elle porte glisse alors le long de ses longs fuseaux gainés. L'employée doit voir ses bas *Dim-Up* et sa culotte, car dans le miroir de la cabine Laure voit son visage devenir cramoisi ; elle constate aussi qu'elle tremble. Faisant un pas de côté, elle se baisse un peu pour ramasser le chiffon qui gît au sol.

— Je... Mon Dieu, comme je souhaiterais être gaulée comme vous !

C'est dit candidement, avec le cœur. La brune attrape le vêtement à essayer et se met en devoir de l'enfiler. Cette jupe est une pure merveille, et c'est vrai que la coupe plaît à Laure. La couleur blanche peut-être un peu moins, mais comme la jeune fille lui a dit qu'elle existait dans d'autres coloris...

— C'est vrai qu'elle est belle... mais le blanc, c'est très salissant.

— Oh, je vais vous la chercher dans d'autres teintes. Pour la taille, ça me semble nickel !

— Oui, je l'aime déjà. En noir ou en bleu pour l'appareiller avec le chandail, c'est possible ?

— Tout à fait ! Je vais vous chercher cela.

La gosse est ressortie en coup de vent de la cabine, sans vraiment se soucier de rencontrer une autre éventuelle cliente. De retour quelques secondes après, elle aide Laure à mettre en place la jupette qui lui va comme une seconde peau. C'est encore la jeune femme qui lui prend la main pour presque la traîner à l'extérieur du réduit jusque devant un large miroir en pied.

— Regardez ; voyez comme elle vous... colle au corps. Elle vous va comme un gant !

— Vous trouvez vraiment ?

— La glace est là pour vous le prouver, non ? Vous êtes mannequin ?

La brune éclate de rire. Devant cette hilarité débordante, la gamine opte dans un premier temps pour une moue étrange puis se laisse gagner par la joyeuseté de cette femme qui porte si bien les vêtements.

— Bon, je crois que vous m'avez convaincue. Je vais prendre l'ensemble pull-chandail.

— Un bon choix. Oui... excellent choix, même !

Laure est à nouveau dans la cabine, suivie par la jeunette qui ne perd pas une miette d'un déshabillage pourtant rapide. La jupe revient dans les menottes de l'employée et le pull remonte sur les épaules de la brune, au grand dam de la voyeuse impromptue qui découvre d'un coup que, sous la laine, aucun soutien ne vient retenir une paire de seins qui n'en ont nul besoin. Deux jolies boules aussi brunies que le reste du corps de la cliente attestent du bronzage intégral embellissant cette femme.

— Je... Ils... Vous êtes drôlement bien dorée.

— Ah, le bronzage ? Vous parlez de ma peau hâlée ?

— Oui.

— J'ai une petite maison et un grand jardin où je peux lézarder au soleil dès que le temps le permet. Ceci explique donc cela.

— Vous avez de la chance ; moi j'habite dans un trois-pièces HLM et n'ai guère l'occasion de m'exposer sur mon balcon, gros comme un confetti.

— Vous êtes jeune, et un jour vous aussi aurez votre maison et un jardin, et un beau prince charmant.

— Dieu vous entende, mais je préférerais... une princesse. Enfin, je crois. Je me cherche un peu, bien que mon choix se porte plus particulièrement sur les filles.

— Il n'y a aucune honte à cela : quel que soit le genre, c'est le partage qui compte.

— Vous avez encore raison. Mais pour l'entourage, il faut souvent se battre encore et encore.

— Oh, je pense vraiment que personne ne peut plus décemment s'opposer à ce qui désormais est une évidence. L'important, c'est bien d'aimer et aussi d'être aimée, non ?

— Bien sûr, mais les parents ne sont pas toujours prêts à entendre ou voir cela. Malgré tout, le dialogue reste possible.

— Alors rien n'est perdu, n'est-ce pas ?

— Je... ne sais pas. Mais vous... vous aimez les hommes ?

— Le mien surtout ! Nous avons traversé bien des années tous les deux. Et il est là, ancré en moi. Il me va comme votre jupe.

— Vous n'avez jamais eu une attirance pour les filles ?

Laure de nouveau sourit. La jeune femme, dont elle ne connaît pas même le prénom, s'imagine candidement qu'elle va lui répondre. Une pareille question avec une inconnue, c'est impensable. Mais quelque part la brune sent confusément que cette gamine a besoin de repères, de se rassurer également. Alors elle ne l'envoie pas vraiment paître, éludant seulement la question, se bornant à ne pas répondre. Pourtant, la jeune insiste :

— Oui. J'imagine que vous êtes heureuse en amour. Il a de la chance, votre mari ! Vous êtes...

— Chut ! Allons ! Je voudrais passer à la caisse et payer mes emplettes.

Les doigts de la brune se sont posés sur la bouche rougie au gloss de cette vendeuse impertinente, mais Laure jurerait bien que la jeune femme lui a passé le bout de la langue sur la peau qui lui interdisait d'autres paroles. C'est insensé ! Et pourtant, dans un étrange élan, l'employée retient sa cliente dans la cabine. Son visage se rapproche du sien et la bouche couleur sang se colle sur ses lèvres. Cette fois, le doute n'est plus permis : la langue baveuse s'est bien extirpée de sa tanière pour forcer le passage.

Alors pourquoi Laure se laisse-t-elle embrasser par cette gamine tout juste majeure ? Aucune raison à cela, sauf que c'est si spontané que c'en est surprenant. Le fait qu'elle réponde à ce baiser fou laisse supposer à la jeunette que la partie est gagnée. Est-elle perdue

pour autant ? Le visage de la brune recule sans hâte, comme pour échapper à une seconde effusion, mais c'est sans compter sur la force et l'envie de cette follette qui se cramponne.

— Oh, encore un, s'il vous plaît... C'est trop bien, trop bon ! Je vous assure que vous êtes... trop belle, trop bonne.

— Arrêtez ! C'est trop, trop de trop. Qu'est-ce qu'il vous arrive, bon sang ? Ça ne se fait pas d'embrasser les clientes !

— S'il vous plaît, ne me dites pas que vous n'avez pas aimé. J'ai bien senti que vous aussi en aviez envie.

— Vous êtes folle, ma parole ! Et si j'avais crié, qu'auriez-vous fait ou dit ? Votre patronne serait arrivée en courant et vous auriez peut-être perdu votre emploi. C'est ce que vous désirez ?

— Euh... non, non, je voulais simplement vous dire que vous me plaisez beaucoup. Je vais finir mon service dans dix minutes. Vous ne voulez pas prendre un café avec moi, dans un bar tout proche d'ici ? Je vous assure que je ne chercherai pas à vous...

— Et pourquoi devrais-je faire cela ? Vous pourriez être ma fille.

— Oh, s'il vous plaît, je vous en prie... Je ne sais pas avec qui parler de mon... problème, et vous me semblez être une des rares femmes avec qui je pourrais en discuter. Je vous en prie...

— Calmez-vous ! Je veux bien prendre un café en votre compagnie, mais je n'aime pas les bars.

— Vous... avez une voiture ? Si oui, vous pourriez me ramener chez moi et nous pourrions en parler.

— Bon, ça me va. Tenez, portez cela à la caisse ; je vais faire un autre tour dans votre boutique en attendant votre fin de service.

— Oh, merci ! Mille fois merci ! Vous êtes... un ange !

Laure file dans les allées, fouille dans les portants où sont exposés des tas de fringues. Elle se traite de cinglée. Oui, folle d'avoir encore craqué sous la pression de cette fille. Qu'est-ce qu'elle a bien de commun avec elle ? L'autre est jeune, a la vie devant elle, lesbienne sur les bords à ses dires. Alors, qu'est-ce

qu'elle va encore se fourrer dans une pareille galère ? Elle se rend compte qu'elle a une propension à s'enfoncer profondément dans les ennuis depuis quelque temps, tout cela parce que son Gabriel est à son foutu séminaire annuel.

C'est un comble, tout de même ! Elle qui se dit heureuse en amour se laisse facilement influencer, manipuler, même par des inconnus, et ça le rend presque mal à l'aise. Pourquoi agit-elle de la sorte ? Gaby n'a pas besoin de cela. Et si jamais il apprend ses frasques, que va-t-il se passer ?

Laure est tirée de ses réflexions par la jeune femme qui lui fait signe. Apparemment, elle a passé une veste sur ses épaules, signe qu'elle va sortir. C'est donc désormais vers la caisse que la brune dirige ses pas. Ses achats réglés, elle sort tranquillement tandis qu'à quelques pas devant la porte la vendeuse l'attend.

— Merci de me ramener chez moi ; vous êtes trop...

— Bon, ça suffit avec vos « trop ». Bon sang, les jeunes n'ont-ils plus aucune conversation ? Allez, venez. Je vous dépose, on prend un café et je file chez moi.

— Votre mari vous attend... ?

Aucune réponse. Seulement le bruit de l'ouverture électrique des portières de la voiture et Laure se glisse au volant. Sa passagère s'assoit à ses côtés sans un mot. Le moteur ronronne doucement, mais la conductrice semble attendre.

— Bien. Où allons-nous donc ?

— Ah oui ! Au trois de la rue Charles de Gaulle. C'est tout droit et à cinq minutes en voiture.

Le véhicule s'insère dans le flot de circulation pas très dense, il est vrai, à cette heure de l'après-midi. En effet, l'appartement de la jeune est tout proche. Chez la petite vendeuse, Laure découvre un endroit agréable, puis la conversation qui s'engage est sympathique, amicale même.

— Vous voulez un café ?

— Oui... euh... je ne sais encore pas votre prénom. Moi, c'est Laure.

— Mon Dieu, vous avez raison ! Lydie, je me prénomme Lydie, et j'ai vingt-cinq ans. Vous voyez, c'est mon palace. Là se trouve le balcon. Jetez donc un œil et vous comprendrez pourquoi je ne peux pas me mettre nue ici pour profiter du soleil.

La brune avance de quelques pas et se glisse sur la loggia de béton adjacente au salon. En effet, une immense barre composée de dizaines d'appartements fait face à ce minuscule espace séparé du vide par une simple balustrade ajourée en aluminium. Évidemment que les voisins en face, pour peu qu'ils regardent chez la jeune fille, peuvent tout voir sur cet espace non clos. Sans doute avec de bonnes jumelles pourraient-ils également scruter son intérieur.

— Pas tellement d'intimité possible n'est-ce pas ?

— Hum... C'est certain que pour de la bronzette intégrale, c'est difficile. Je vous comprends.

— Vous mesurez votre chance de n'avoir pas de voyeurs dans votre jardin ? Une bénédiction de pouvoir aller et venir sans se soucier des autres.

— Ça viendra pour vous aussi. Vous entrez seulement dans la vie active, et un jour...

— C'est gentil de me laisser rêver, mais avec ce que je gagne par mois, il me faudrait dix vies accumulées pour m'offrir une maison, et encore ce ne serait pas sûr qu'elle soit isolée des résidences environnantes...

— Je ne peux pas grand-chose pour vous, j'en suis bien désolée.

— Ne le soyez pas ; la richesse peut aussi se trouver en nous. Vous êtes en couple, avec un mari. Mais des enfants, Laure, vous en avez ?

— Non. Nous n'avons pas d'enfant... et c'est un de nos plus grands regrets.

Les yeux de la brune viennent de s'embuer, ce qui n'a pas échappé à la jeune Lydie qui s'est rapprochée de cette nouvelle amie.

— Venez, le café est prêt. Je ne... voulais pas ranimer chez vous des souvenirs qui semblent douloureux. Je suis une bécasse qui pose parfois des questions idiotes ; je ne vois pas plus loin que le bout de mon nez.

— Vous ne pouviez pas savoir. C'est passé, maintenant. Je me suis forgé une carapace... pas toujours bien étanche.

— Sucre ou non ?

— Hein ? Ah non, non, pas de sucre.

La cuillère qui tourne dans la tasse entraîne dans son sillage des images qui laissent une trace, telle une blessure dans l'esprit de cette belle brune qui, assise dans un fauteuil, fait face à la jeune occupante de ce logis au troisième étage d'une HLM. La main qui se place soudain sur les doigts qui machinalement font des cercles dans le breuvage noir, cette petite patte stoppe délicatement les mouvements incohérents.

— Ne vous fâchez pas, Laure, mais j'ai... encore envie de vous... embrasser.

— ... ?

L'ombre d'un visage qui s'approche du sien ne ramène pas de suite Laure à une réalité perdue depuis quelques secondes, mais la bouche qui ventouse ses lèvres l'oblige à un vrai sursaut. Comme dans la boutique, d'instinct elle entrouvre ses lippes et la langue nerveuse vient caresser celle qui garde le palais. Alors les bras de l'effrontée jeune femme entourent ceux de la brune avec une vigueur toute féminine. Le baiser est consommé sans qu'aucune marque de désapprobation ne vienne en perturber la bonne réalisation. Alors pourquoi la jeunette n'aurait-elle pas le cran de continuer ?

Tous se suivent et se ressemblent. Il n'y a plus de résistance chez l'aînée des deux donzelles. Et les caresses sont plus ciblées. Laquelle des deux ose la première ? De toute manière, l'employée de

la boutique de vêtements a déjà pratiquement vu cette cliente magnifique quasiment nue. Les phalanges qui pressent sur le corsage à l'emplacement des seins savent bien que nulle étoffe ne les recouvre, à l'exception de la chemise. Et c'est sans vergogne qu'entre pouce et index le déboutonnage savant est entrepris.

Laure reste médusée, attentiste aussi devant une telle audace. Elle pourrait repousser l'assaillante mais n'en fait rien. La gamine poursuit son effeuillage avec une fougue passionnée. Du reste, son souffle qui court sur le cou de sa victime consentante donne déjà des frissons à la belle brune qui laisse aller la musique. Elle tressaille seulement un peu lors de la venue d'une bouche gourmande sur la fraise d'un sein totalement découvert. Alors l'épouse de Gabriel ferme les yeux et un tourbillon vertigineux s'empare d'elle.

Les serments d'ivrognes

Après un vrai round d'observation, les choses ont évolué. Laure vient de refaire avec cette vendeuse pourtant bien jeune les gestes réappris la veille avec Marine. Bien sûr, sur ce divan il n'y a qu'elles deux et aucun homme pour se mêler à la joute amoureuse. Encore que le vocable « amoureux » ne semble pas s'appliquer à cette forme de rut, ce déchaînement de débauche. Et les lèvres retrouvent des endroits si semblables, dans des caresses si intimes qu'il est bien difficile de parler d'autre chose que de sexe pur. Les certitudes de la brune, ses beaux principes, ses remords quant à la tromperie faite à son mari s'oublient dans des mouvements si raffinés, dans des ballets d'une incroyable audace.

Lydie est aux anges. Elle profite de toutes les postures les plus délurées, s'empressant de répondre à chacun des baisers de feu de la femme mûre qu'elle a su attirer dans ses filets. Elle n'a que peu l'occasion de s'envoyer en l'air, et le faire avec une beauté comme celle qui est là, c'est un régal. Pour les yeux d'abord, puis pour les sens en éveil également. Les rituels qui apportent jouissance et bonheur s'enchaînent en de grands coups de langue, dans de longues caresses buccales. Les mains aussi sont à la fête, et ces quatre-là savent toucher juste.

Ce sont donc de savants effleurements, des attouchements tellement profonds et si délicieusement féminins que ni l'une ni l'autre ne voudrait que ça s'arrête. Mais après l'orgasme, les corps aussi se calment tout seuls ; et alors que d'une paume douce la jeune femme

câline la joue de la plus âgée, les sens s'apaisent enfin. L'heure du départ arrive trop vite. Deux femmes se quittent après des serments d'ivrognes, ceux de se revoir. Chacune sait au fond d'elle-même qu'il n'en sera rien, mais ça ne coûte rien de se le dire.

La grande demeure vide, avec cette nuit le vent qui court dans le jardin et l'attente de Laure pour un coup de téléphone qui ne vient pas, font qu'elle tourne en rond. Pourquoi Gabriel n'appelle-t-il pas ? Depuis deux heures elle se tourne, se retourne dans son lit immensément froid de l'absence de son mari. D'autres idées lui traversent l'esprit. Des choses bizarres, incongrues. Et si... oui, si lui aussi s'envoyait en l'air avec des habituées de ces séminaires ? Sa façon à elle de se comporter depuis le départ de son homme déteint sur sa manière de voir la vie. Après tout, lui aussi reste un homme, et tout pareil à elle : il est donc faillible !

Impossible de dormir dans de telles conditions. De guerre lasse, la seule perspective acceptable est de se relever. Mais pas pour traîner dans la maison, non ! Un bain peut lui être salutaire. Le mitigeur ouvert sur une eau réglée à bonne température va lui permettre de remettre tout cela en place. Les sels de bain embaument la pièce close, et au bout de quelques minutes le niveau est suffisant pour que la brune se coule dans la mousse épaisse qui couvre la surface odorante. Elle prend si souvent des douches que la sensation agréable de la baignade lui apparaît plus sympathique encore.

Seuls sa tête et son cou émergent du liquide et elle ferme les yeux. Les milliers de picotements de la masse mouvante qui entoure son corps sont autant de caresses improbables qui la rendent plus calme. Elle savoure un long moment cette position allongée avec une perception de flottement de tout son être. Et sous son crâne, les images des jours passés défilent avec une lenteur inexplicable. L'amour avec le voisin, sa sortie en boîte avec ses amis, et puis cette rencontre avec une jeunette qui lui a montré que le sexe aussi peut se décliner uniquement au féminin, tout remonte avec force du plus profond de son esprit.

Sans s'en rendre vraiment compte, les images floues, distordues, qui reviennent à la charge sont autant de souvenirs agréables. Et ceux-ci éveillent ses sens, libérant dans son ventre une autre forme d'envie. Un besoin de se sentir frémir sous des caresses ; mais pour cela, elle ne peut que se satisfaire de ses mains. Ce qui arrive, bien entendu, c'est que tout d'abord sa poitrine aux tétons tendus par son envie reçoit la visite d'une paume qui, sous prétexte de les savonner, ne fait que les exacerber davantage. Puis les arabesques décrites par ses doigts sur la peau invisible sous la mousse se glissent vers ce centre qui espère tant d'attentions. Et les soubresauts de la femme allongée se transforment en petits gémissements, cris crevant le silence de la salle de bain.

Un index accompagné d'un majeur se lovent dans des endroits visités souvent depuis les départs de son mari par d'autres que lui. Elle se cabre tout entière sous la montée d'un plaisir solitaire. Loin de calmer sa faim, ce déchirement de son ventre n'ouvre en fait qu'une plainte longue et des gémissements à fendre son âme. La brune se tord sous les allées et venues de ces fripons qui lui massent langoureusement des lèvres entrouvertes. S'attaquant ensuite à ce bourgeon qui, comme les tétons, s'érige sous les bienfaisants passages des phalanges, elle jouit interminablement, solitaire mais heureuse.

⋆

Quelle heure est-il ? La lueur d'un jour bien avancé vient tirer des limbes d'une nuit prolongée la forme endormie. Laure s'étire comme une chatte. Son estomac lui rappelle qu'elle a faim. Le temps qui passe lui ramène toujours un peu plus près cet homme qui s'est éloigné pour une semaine. Et dire que tout s'est enchaîné sans vraiment qu'elle tente quoi que ce soit pour enrayer cette longue descente aux enfers... Aux enfers ? Plus elle y songe, moins ça lui paraît évident. Ou alors le diable avait de bien belles formes ;

de jolies queues également. Ancré en elle, un certain malaise qui ne veut plus s'éloigner au fur et à mesure que Gabriel, lui se rapproche.

C'est après avoir pris un café et quelques tartines vers les seize heures que la sonnerie de la porte d'entrée la surprend une fois de plus. Sans courir, elle se rend au visiophone. Son jeune voisin est là. Sa main tient quelques fleurs et il attend sagement.

— Oui ? Qu'est-ce que tu me veux encore, Renaud ?

— Je... Laure, je viens pour m'excuser. Je...

— Tu l'as dit, alors c'est fait. Rentre chez toi. Je ne t'ouvrirai pas le portail. Et si tu le franchis, je te jure que cette fois j'appelle la police.

— S'il vous plaît, prenez au moins les roses... Je n'ai personne à qui les offrir.

— Eh bien donne-les à ton sale type de copain ; vous alliez si bien ensemble... De toute manière, j'ai averti mon mari et il vous retrouvera.

— Mais... nous... enfin, moi, je n'ai rien fait ! Vous étiez consentante. Je ne vous ai pas forcée ou obligée.

— C'est bon, laisse-moi tranquille. Tu as dit ce que tu avais à dire, alors rentre chez toi.

— Je ne partirai pas tant que nous n'aurons pas parlé, vous et moi. Je ne vous veux aucun mal. J'ai mal agi et mon ami aussi, mais il n'est plus mon ami.

— Ce sont tes affaires, pas les miennes. Ouste, du balai ! Laisse-moi !

Laure appuie sur le bouton « off » de la caméra et le jeune disparaît. Quelques secondes plus tard il réenclenche la sonnerie. Il garde le doigt appuyé sur le pressoir, et le bruit strident vrille en permanence les oreilles de la femme. De rage, elle s'empare de son sac à main, de sa veste, et saute dans sa voiture. Quand Renaud voit le portail qui s'ouvre pour laisser passer la voiture, il doit faire un écart pour qu'elle ne le renverse pas. Il court derrière le véhicule alors que celui-ci doit marquer le stop au bord de la chaussée. Au

moment où sa main se tend pour s'accrocher à la portière, Laure démarre en trombe, laissant là le lascar qui jette le bouquet dans sa direction.

Maintenant, la rage est dans les deux camps. De loin, dans son rétroviseur la femme de Gabriel voit son jeune voisin qui gesticule en trépignant sur place. Mue par elle ne sait quelle idée, elle tourne d'un coup dans la petite rue qui mène chez les parents du garçon. Deux cents bons mètres séparent leur maison du coin de la ruelle, et alors qu'elle sonne chez eux, elle voit au loin Renaud arriver en courant. Alors que la mère du jeune homme vient d'ouvrir la porte, le gaillard arrive, essoufflé.

— Oui ? Tiens, bonjour Laure !

— Bonjour, Thérèse.

— Ça fait bien longtemps que l'on ne s'était pas croisées. Comment allez-vous ? Vous avez un souci ?

— Oui. Je peux entrer pour que nous en parlions ?

— Attends, maman, je vais m'occuper de notre voisine, si tu le permets.

— C'est à ta mère et à ton père que je veux parler, Renaud ! Tu vas m'empêcher de leur parler, peut-être ?

— Oh, mais c'est avec mon fils que vous avez un problème ? Qu'est-ce qu'il se passe, Renaud ? Tu veux bien m'expliquer ?

— Rien, maman, c'est une folle. Elle raconte n'importe quoi.

— Elle n'a encore rien dit ! Attends, j'appelle ton père. Maxime ! Maxime, tu peux venir un instant s'il te plaît ?

— Maman, laisse papa en dehors de tout ceci.

— Qu'est-ce que tu as à cacher ?

— Eh bien, vas-y, raconte à tes parents, mon petit ami. Dis-leur comment avec ton pote vous êtes venus me menacer en vous introduisant dans mon jardin.

— Quoi ? Tu as vraiment fait cela ? Entrez ! Entrez, Laure. Nous allons voir de quoi il s'agit. Et mon épouse va nous faire du café.

— Non merci. Je veux que vous teniez votre fils éloigné de chez moi, sinon mon mari ira déposer plainte contre lui. Violation de domicile, ça peut lui coûter cher.

— Mais... enfin, dis-moi que ce n'est pas vrai, Renaud ? Ne me mens pas ; je veux savoir ce que tu as manigancé avec ce voyou... ce Cyril du diable !

— Papa, elle... cette femme n'a rien à faire chez nous. Pourquoi serions-nous allés chez elle ? C'est elle qui nous a racolés.

— C'est cela, petite frappe ! Je peux vous dire que je vais chez les gendarmes de ce pas. Votre gaillard, là, était encore devant ma porte à me harceler. Du reste, il avait un bouquet de roses, qu'il a jeté de rage sur la route près de mon portail. On peut aller vérifier si vous voulez...

— Alors, Renaud ? Bougre de saligaud, déjà que tu ne fais rien de tes journées ! Si en plus c'est pour nous créer des histoires avec les voisins, je te flanque à la porte. Tu iras squatter chez ton bon copain puisqu'il en est ainsi.

— Laure ! Je vous en conjure, je venais pour m'excuser. C'est vrai que nous avions eu envie de rigoler, mais je ne veux plus le voir ce sale con. Je vous en prie, supplie, ne me mettez pas dehors ! Papa, maman, je vous promets que plus jamais je ne ferai de bêtises...

— Bien ! Fiche-moi le camp dans ta chambre. Nous allons écouter et parler avec Laure, et nous verrons ce qu'il convient de faire. Je ne veux plus te voir de la soirée.

Le jeune coq est ressorti de la pièce en lançant un regard noir à la brune. Celle-ci raconte l'intrusion de deux idiots et sa peur de retrouver une fois encore le jeune homme devant son portail. Fleurs ou pas fleurs, elle ne veut plus le revoir. Et les parents, trop heureux que leur progéniture s'en sorte à si bon compte, promettent de tout faire pour l'empêcher de nuire à leur voisinage. Un peu rassurée, Laure reprend sa voiture.

Comme elle n'a plus envie de rentrer chez elle, elle roule la tête dans les nuages, sans trop savoir où, ni vers quelle destination elle

fonce. Le ruban gris de l'asphalte défile sous les roues, et lorsqu'elle revient à la réalité des choses, Laure s'aperçoit qu'elle est tout près de l'immeuble de Lydie. Finalement, quoi de mieux pour se vider la tête que d'aller voir si la jeune femme est chez elle ? Chose dite aussitôt faite ! Et la brune, sans se presser, gravit les deux étages de l'HLM où elle a déjà passé quelques heures. À la première sollicitation du carillon de l'entrée, des pas traînants se font entendre derrière la porte, puis le bruit de la clé qui tourne dans les entrailles de la serrure, et enfin le visage qui apparaît s'éclaire soudain d'un sourire mi-amusé, mi-étonné.

— Laure ! Eh bien, si je m'attendais à te revoir si vite... Entre, ne reste pas dans le couloir.

— Je passais par là, alors pourquoi ne pas te rendre une petite visite ?

— Tu as bien fait. Mais tu es vraiment certaine que tu passais par là ? D'ordinaire, les bourgeoises – ne te fâche pas, il n'y a rien de péjoratif là-dedans – les femmes d'un certain style ne viennent pas vraiment par hasard ici. Mais je suis contente que tu aies eu envie de... me revoir.

— J'ai un loustic qui me harcèle un peu chez moi, alors je suis allée m'expliquer avec ses parents et j'avais besoin de me calmer les nerfs.

— Je vois. Donc quoi de mieux que de venir s'encanailler avec la petite vendeuse de chez *Morgan* ? Ce n'est pas pour me déplaire, je dois être honnête.

— Mais...

— Allons, ne fais pas semblant de ne pas comprendre. Moi aussi j'ai trouvé bien agréable notre partie de jambes en l'air. J'aimerais que nous corsions un peu plus nos jeux... ça te dirait, à toi ?

— ... je ne saisis pas tout de ton message, si c'en est un.

— Attends, tu vas comprendre tout de suite... viens donc par là.

La jeune femme en déshabillé vaporeux pousse fermement Laure vers la cuisine et avec un sourire la fait asseoir sur une chaise au fond paillé.

— Donne-moi tes mains. Oui, comme ça, dans ton dos.

Laure sent que sa complice de la veille lui serre les poignets contre les montants du dossier.

— Qu'est-ce que tu fais ? Je... Non ! S'il te plaît !

— Chut, ma belle... Je viens d'avoir d'un coup envie de cela. Et puis, apparemment, tu es venue pour jouir encore un peu ; alors autant que nous en profitions tous.

— Je ne suis pas venue pour cela. Hé, tu me fais mal ! C'est trop serré. Libère mes mains.

— Tstt... Tais-toi donc et laisse-moi faire. Je ne vais pas te faire de mal, alors profite de l'instant qui passe. Voilà ! Au tour de tes jolies chevilles. C'est bien, ramène-les un peu vers les pieds de la chaise.

En joignant le geste à la parole, la jeune femme s'est agenouillée devant Laure qui, les fesses sur la paille, ne peut guère ruer. Et de ses pattes douces, la donzelle entreprend de fixer deux cordelettes au siège pour entraver les gambettes de sa victime consentante. Puis, avec toujours un large sourire aux lèvres, la jeunette se saisit d'un foulard qui se retrouve soudain sur les yeux de la belle brune. Noué sur sa nuque, il l'empêche de voir ce qui se trame autour d'elle. Laure respire un peu plus fort depuis le début de l'opération entreprise par Lydie.

Bien sûr que la montée d'adrénaline n'est pas due seulement à une certaine peur. L'excitation qui les gagne est toute différente pour chacune d'elles. L'une se sent telle une proie, et l'autre plutôt comme toute-puissante devant cette esclave assise. Alors, lentement pour agacer, pour faire monter plus encore la tension, Lydie tourne et virevolte sans se presser près de Laure assise à sa merci.

— Je vais te caresser. Tu ne me vois plus, mais je vais passer mes mains partout sur toi. Sans même te déshabiller, juste en écartant un peu tes vêtements. Tu veux bien ?

— ... Euh... oui.

— C'est bandant, hein ? De ne rien voir, de seulement deviner ce qui va se passer. D'attendre une caresse dans un endroit alors qu'elle arrive dans un autre, c'est troublant pour toi. Mais ça l'est aussi pour moi de te regarder te tortiller sur ta chaise. Voilà ! Tu as des seins magnifiques. Il ne doit pas s'ennuyer, ton mari, avec de tels airbags.

— ... !

— Et si je faisais venir moi aussi un ami pour te tripoter ? Qu'en penses-tu ? Il y en a un qui me court après depuis des semaines. Un qui n'a toujours pas compris que je ne serai jamais à lui, qui ne se doute pas que je suis juste... une fille à femmes.

— Quoi ? Tu ne vas pas le faire ! Je ne...

— Chut, ma belle ! D'abord, je vais te faire taire, et ensuite j'aviserai.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Ça, ma douce, ça !

Et sur la bouche de Laure, c'est une pression étrange. Un objet dur qui se colle à ses lèvres. Elle cherche à détourner la tête en se tordant le cou, mais dans sa position rien n'est simple, et comme elle garde les mâchoires fermées, la jeune a une idée de génie : elle lui pince le nez. Pour respirer, Laure est bien obligée d'ouvrir le bec. L'autre en profite pour lui enfiler dans le gosier ce que la femme attachée ne parvient pas à identifier.

— Eh bien, tu vois, ce n'était pas si compliqué. Un bâillon et te voilà sage comme une image, prête à recevoir le loup.

— ...

— C'est bien. Tu es belle, et j'adore ta poitrine. Je vais essayer de baisser ta culotte. Tu pourrais faire un effort ! Lève un peu tes fesses de la chaise. Oui, comme ça, c'est bien. Elle n'est pas

mal, dentelle et petit flot ; elle ne vient pas de mon magasin, cette petite culotte ? Bien. Je retrousse un peu ta jupe ; tu peux une fois de plus te relever de quelques centimètres ? Juste pour que je ne la froisse pas trop, ce serait dommage. J'apprécie de toucher ta chatte, ma belle. Comme elle est lisse et... Oh ! Mais tu mouilles déjà ! Cochonne, avec ça, et ça ne veut pas le faire voir...

— ...

Sur sa chaise, Laure, entravée, ne peut que subir les attouchements de la jeune femme qui ne se prive pas de tout effleurer. Le doigt qui glisse sur la longueur de sa fente est chaud, agréable, et elle ne peut y résister. Lydie se frotte contre le visage de la brune avec insistance, sachant faire monter la température progressivement. Ce qui au départ ne devait être qu'un jeu ordinaire devient très vite un échauffement des corps. Au bout d'un temps que personne ne peut comptabiliser, les mains et les pieds sont détachés. Et sur une moquette épaisse, deux corps roulent, emmêlés dans des ballets voluptueux.

Deux chevelures dansent entre des cuisses largement ouvertes, crinières ondulantes de femelles en rut. La pièce n'est plus remplie que de soupirs et de gémissements, incantations d'amour qui reflètent le haut degré de chaleur, qui font fondre les ventres et battre plus vite les cœurs. Là, pas question d'amour, mais bien de sexe à l'état pur, pratiqué par deux poupées désarticulées qui sont uniquement à la recherche du partage d'un vrai plaisir. Le réconfort que Laure trouve chez Lydie est matérialisé sous la forme de mains, de langue aussi, qui parcourent de vastes étendues lisses ou vallonnées.

La cavalcade finit par porter ses fruits, et c'est dans un hurlement à faire trembler les murs que la cadette se libère de sa tension par un orgasme inattendu. La bouche de sa camarade de jeu, plaquée à sa chatte, elle se laisse aller à fondre pour de bon, et c'est une véritable inondation qui envahit soudain la bouche de sa partenaire toujours aussi excitée. Impossible de retenir ce liquide

qui éclate en un jet puissant au visage de Laure. Le ventre de son équipière du moment tressaille alors que le flot d'un fluide clair s'échappe en même temps qu'un hurlement de bête enragée.

Tous les muscles de la belle jeune femme sont sollicités dans cette preuve flagrante d'un orgasme hors norme. Les mains de Lydie se sont accrochées à la chevelure de sa compagne, lui interdisant involontairement tout repli. Celle-ci ne peut donc que subir le flot de cette eau d'une fontaine naturelle, et les traces de cette expulsion spontanée sont visibles sur la face de Laure mais également sur la laine de la moquette qui sera bonne à nettoyer. Après cet intermède puissant, la gamine se calme enfin.

— Wouah ! Tu m'as donné des frissons, ma belle.

— Tu... tu n'as pas une serviette ? J'en ai partout !

— Si, si, là, sur le coin de la table. Ça m'arrive parfois de... ne pas me retenir, de lâcher prise et d'inonder tout ce qui se trouve aux environs.

— Au moins je sais que tu ne simules pas.

— Oui. Mais d'habitude ça ne m'arrive que lorsque je me masturbe toute seule. C'est bien la première fois qu'une autre femme me fait jouir de la sorte !

— Eh bien, tout arrive à qui sait attendre, tu vois.

— Et toi ?

— Quoi, moi ?

— Ça ne t'arrive jamais ? D'être une fontaine, je veux dire.

— Si, mais c'est moins... puissant, et c'est toujours avec mon mari.

— Ah ? Il doit être bon au lit, celui-là, alors.

— Hep là ! C'est chasse gardée. Pas touche.

— Allons, tu as bien compris ? Je ne suis pas demandeuse de leur grosse machine ; je préfère les lèvres douces et les joues imberbes des filles, et ce n'est pas ton mâle qui me fera changer d'avis.

— C'est bien. Parce que lui, je ne le partage pas !

À ces mots les deux femmes éclatent d'un gloussement rauque. Si l'une d'elles pense vraiment ce qu'elle dit, la seconde n'en est plus aussi certaine. Enfin Lydie éponge presque avec amour sa conquête d'un soir et Laure, docile, se laisse faire. Les mains se serrent les unes dans les autres et un nouveau baiser plein de fougue ressoude leurs bouches gourmandes. Et c'est blotties dans les bras l'une de l'autre que le sommeil vient les emporter vers un demain pas très lointain. Deux corps nus qui pendant quelques heures restent sages après avoir vécu de délicieux tourments.

Si Gabriel est dans les deux têtes, c'est pour des raisons diamétralement opposées. Laure ressasse sa lâcheté envers son mari alors que Lydie le maudit presque, cet inconnu, de posséder celle qui la fait le plus vibrer.

Les incertitudes du retour

Toute la journée, la brune chez elle a tourné en rond. Gabriel l'a appelée depuis l'aéroport, juste avant l'embarquement. Elle a beau savoir que les avions sont toujours plus ou moins en retard, elle est toujours inquiète lorsque son mari est en vol. L'important, c'est que dans la soirée il sera là auprès d'elle. Depuis son lever, elle a briqué toutes les pièces de leur nid, comme pour conjurer le sort. Tout y est passé : les chambres, le salon, la cuisine, avec une sorte de rage, pour oublier qu'il lui manque encore et encore. Elle jette de fréquentes œillades au téléphone qui devrait la rassurer bientôt.

Elle est aussi stressée par ses frasques qui ont entaché la semaine de carence de Gaby. Et s'il venait à apprendre ? Que se passerait-il vraiment ? Le rouge lui monte aux joues, mais il est trop tard pour revenir en arrière. Et puis l'histoire avec Lydie lui semble moins grave que celle du voisin ou la sortie « club » et ce qui s'en est suivi, en compagnie de Marine et son homme. Pourvu que ces deux-là tiennent leur langue... La peur s'installe lentement en elle, répandant une amertume inaccoutumée chez elle. Au fil des heures d'attente, Laure ressent cette tension dont rien ne peut entraver la lente montée.

C'est vers seize heures qu'enfin l'appel tant espéré lui parvient. Dans sa précipitation pour se saisir du combiné, elle fait une fausse manœuvre et n'obtient qu'un bip crispant en bout de ligne. Rageusement, elle tente de recomposer le numéro de son interlocuteur.

Quand elle y arrive, ce n'est pas la voix enjouée de son époux qui lui répond :

— Allô ! Allô, qui est à l'appareil ?

— C'est Alain. On voulait avec Minouche savoir si Gabriel était rentré.

— Ah ! J'attends son appel d'une minute à l'autre. Il devrait avoir atterri depuis un bon moment, mais avec les voyages en avion... on ne sait jamais ; les horaires ne sont pas toujours respectés.

— Tu sembles bien nerveuse, Laure. Ça va bien ?

— Oui ! Oui, je pensais que c'était lui qui m'appelait.

— Je vois. Nous voulions seulement vous inviter à dîner demain. Et rassure-toi, nous saurons garder le secret sur...

— Oui, je sais, mais une bourde est si vite faite...

— Bien entendu, nous ne voudrions pas te mettre dans l'embarras. Je pense qu'il est bon de garder des relations « normales », et à mon sens tout se passera pour le mieux. Gabriel se poserait autant de questions de ne plus nous voir du tout.

— Tu as sans doute raison, Alain, mais je ne peux pas m'empêcher d'avoir un peu la trouille.

— Fais-nous donc confiance. Bon, je te libère la ligne s'il doit appeler. Tu nous tiens au courant dès que vous en aurez parlé tous les deux ?

— Pas la peine : nous viendrons. Tu es sensé dans ton raisonnement ; mieux vaut faire comme si de rien n'était, c'est la meilleure solution. Embrasse Minouche pour moi, tu veux bien ?

— Bien sûr, et toi Gabriel pour nous deux aussi. Alors à demain, ma belle. Et encore une fois, reste zen, nous saurons nous montrer discrets.

La fin du dialogue est ponctuée par un bip, et ensuite un grand silence retombe sur la maison. Laure tremble sans savoir pourquoi. Et cette voix qui lui martèle dans la tête qu'elle doit prendre garde, présage d'un danger inconscient... La panique s'empare de la belle, et c'est un second appel qui l'arrache à son tourment.

— Laure, je suis au parking de l'aéroport. Le temps de faire la route vers toi, et dans une petite heure je serai normalement à la maison.

— Oh, mon chéri ! Je commençais à m'inquiéter. Je suis impatiente de te retrouver.

— Et moi donc ! Tu ne peux pas imaginer de quoi j'ai envie... après une semaine de carême.

— Ah-ah ! Et raconte-moi ce que tu vas me faire ?

— Je préfère que tu l'imagines pendant que je rentre le plus rapidement possible.

— Oui, mais prends garde tout de même sur la route, on ne sait jamais. Et puis les limitations de vitesse...

— Ne t'inquiète pas, je suis prudent. Comment es-tu vêtue ? Dis-le-moi, s'il te plaît.

— Ben... non, tu auras la surprise en arrivant. On dîne en tête-à-tête ce soir, mais demain nous sommes invités chez Alain et Marine. Ça te va ?

— Oui. Bon, alors je fonce ! À tout de suite, mon amour.

Une autre plage de solitude, mais remplie d'un espoir fou désormais. Le guerrier rentre au bercail, et la brune se met en devoir de préparer une dînette pour deux. Pas un grand repas sophistiqué, simplement quelques œufs battus en omelette, quelques lardons pour donner du goût, et une salade verte pour le bonheur de son Gaby. Comme tout est prêt et que la cuisson préalable du repas ne s'impose pas, elle décide de passer à la salle de bain. Puisque son homme la désire fraîche et belle, elle va se préparer en conséquence.

La brune aime l'eau sous toutes ses formes, et la douche lui apparaît comme agréable. Elle savonne, va et revient sur des endroits qu'elle sait devenir des cibles pour son mari. Et sous le jet tiède, ses mains batifolent avec aisance sur des monts et des vallons à revisiter par son seigneur ; il restera bien maître en sa demeure. Ses ablutions doivent prendre fin ; c'est avec autant de plaisir qu'elle sèche dans un drap de bain ce corps qu'elle veut dési-

rable au possible. Du reste, elle frissonne par avance en songeant à ces retrouvailles promises. Puis devant une coiffeuse au miroir qui lui renvoie un reflet lumineux, elle se met en devoir de maquiller son visage.

Celui-là offre son plus doux sourire, et c'est un nuage de parfum qui en arrière-garde de son ravalement de façade marque le coup le plus odorant. Il ne lui reste plus qu'à se couler dans une nuisette à damner tous les saints d'un paradis à venir. Une toute dernière touche de gloss pour faire ressortir sa bouche, donnant à son visage une allure de femme fatale, et la voici enfin prête pour la fête prévue, pour le gala garanti par son mari. Laure sait d'expérience de quoi est capable son diable d'homme : chacun des retours de ses séminaires reste un véritable régal, sur tous les plans.

⋆

La cuisine voit passer la longue silhouette de la femme qui laisse un parfum musqué dans son sillage. Son Gabriel ne devrait plus tarder maintenant. Elle donne d'un coup de poignet vigoureux un élan à sa mixture d'œufs battus, qui sagement dans une jatte n'attend plus que la cuisson. Tous les bruits qui parviennent de l'extérieur sont intérieurement analysés par une Laure trépignant d'impatience. Son mâle met bien du temps pour revenir au nid... Mais le léger cliquetis du portail qui se met en branle lui indique que celui-ci vient d'être actionné. Le cœur de la belle bondit dans sa poitrine. Elle se sent revivre enfin. Le moteur de la berline qui vient d'entrer au garage, la porte de la remise qui se referme sont autant de bruits familiers qui la soulagent. Et il pousse l'huis qui le sépare de son « chez-lui » si vide de sa présence depuis huit jours.

Devant elle, la masse imposante de cet homme qu'elle réclame si violemment est fidèle à ses souvenirs. Grand avec les épaules carrées, un sourire sur une gueule avenante, Gabriel laisse tomber ses sacs au sol. Laure reste plantée à deux mètres du gaillard qui ouvre ses longs bras.

— Mon amour ! Comme tu m'as manqué...

— Toi aussi, Gabriel ; je suis heureuse que tu sois de retour.

— Eh bien, viens m'embrasser...

— Laisse-moi simplement une seconde pour te regarder, pour te retrouver, m'imprégner de cette image qui m'a fait tellement défaut.

L'homme fait un pas vers la statue de sel qui d'un coup se met en mouvement. Elle saute contre cette poitrine protectrice et il referme ses mains sur ses fesses, la tenant totalement décollée du sol. Elle serre sa tête dans ses paumes, et leurs visages se cherchent, se retrouvent pour coller leurs lèvres les unes aux autres. Un baiser rempli d'amour unit les deux amants qui se rejoignent. Gaby la garde accrochée à son cou, et lorsqu'elle touche le sol, que leurs baisers s'espacent un instant pour qu'ils reprennent tous deux leur souffle, les pattes du mari courent déjà sous la nuisette.

— Hum, je vois que tu es... disponible. Sens comme j'ai envie de toi, l'effet que tu me fais !

— Alors des actes, pas de vagues promesses ! Sers-toi, la table est mise.

— Tu peux compter sur moi ! Après une semaine d'abstinence, tu peux imaginer ce que ça va donner.

— Chut ! Profitons de ce moment et partageons. Tu vois bien que moi aussi j'en ai envie...

— Si j'en juge par cette humidité par là... oui...

Laure vient de faire un pas en arrière et ses doigts s'affairent à dégrafer la ceinture du pantalon de Gabriel. Il se laisse faire comme un gamin, trop heureux de sa bonne aubaine. Elle y parvient au prix de quelques efforts, tant ses mouvements sont désordonnés, dictés par un trop grand enthousiasme. Le pantalon bâille désormais sur le ventre, et sans s'arrêter à ce détail grotesque, la brune le fait glisser sur les cuisses de son mari. Ensuite une de ses mains remonte vers ce qui provoque encore pour quelques secondes une bosse conséquente.

— Tu ne vas pas passer, avec un jeu pareil !

— Qui te parle de passer ? Mais souffler n'est pas jouer...

— Ne t'inquiète pas, mon amour : je ne vais pas souffler, mais plutôt aspirer ! Enfin, je m'en occupe à ma façon, tu veux bien ?

— Oh, que oui !

Elle vient de joindre le geste à la parole. Fléchissant sur ses genoux, elle porte son visage à la hauteur de l'instrument que sa menotte cramponne, puis l'homme a l'impression que son sexe est happé par un four à chaleur tournante. La langue de son épouse en redécouvre les contours, la texture également. Elle joue d'une main à faire coulisser la peau tendre sur le mât tout en gardant le contact entre sa bouche et le gland qui apparaît ou se cache au gré des mouvements du poignet féminin. Il souffle déjà.

Gaby se raidit et porte ses deux mains sur le crâne qui, au niveau de sa braguette, s'active dans une prière digne du mur des Lamentations. Il se crispe sur la nuque, enfonçant le dard au plus profond de cette gorge accueillante. Puis au bruit de hoquet qu'il perçoit, il relâche sa prise. La bouche quitte prestement son mandrin pour reprendre haleine.

— Tu veux donc me faire mourir par asphyxie ? Tu es trop gros pour ce genre de jeu...

— C'est trop bon, ma belle. Depuis le temps que j'attends cela... À mon tour de m'inviter au festin. Viens, viens par là !

Il la fait se relever, et les deux mètres qui les séparent de la table de chêne, il les fait en sautillant avec son pantalon tirebouchonné sur les chevilles. Elle a compris où il veut en venir, alors elle se laisse renverser sur le tablier de bois vernis. La nuisette qu'elle porte n'offre que peu de résistance, et sa force naturelle lui permet de déposer littéralement son corps léger bien à plat à l'endroit choisi. La maintenant couchée par une patte placée sur son ventre, il en profite pour se débarrasser de sa culotte et de son slip encombrants.

Lentement il caresse cette plage blanche qui va du nombril au pubis, en ne perdant pas une miette de ce que ses yeux redécouvrent.

Laure a fermé ses paupières, attentive aux prémices d'un plaisir programmé et espéré. Quand d'un index souple mais ferme il longe le sillon parfait qui clôt encore la caverne des délices, elle sursaute violemment. Le visiteur plonge alors dans des profondeurs insoupçonnées. Un plongeon facilité, il faut le reconnaître, par une abondance de sécrétions diverses qui démontrent au mâle que sa femelle est prête.

Mais avant de venir la prendre dans un assaut final inéluctable, Gabriel veut d'abord en recueillir toutes les fragrances, et en lui levant les talons il fait passer les jolies gambettes de son épouse sur ses épaules. Cette manœuvre ouvre des perspectives à ses regards, et évidemment à son visage qui vient se faufiler dans le couloir de chair qui dévoile l'intégralité de l'intimité de sa femme. Il a beau avoir parcouru des milliers de fois ce chemin, c'est toujours par une raideur spectaculaire de sa queue que se traduit cette vision merveilleuse.

Elle geint doucement alors que d'une langue experte l'homme lape cette conque aux senteurs épicées. Il va, vient, monte et descend, s'aidant parfois de ses doigts pour tirer une musique étrange des lèvres de sa femme. Ses plaintes ne sont nullement de douleur et se modulent en petits gémissements, seulement ponctués de petits cris plus rauques lorsque la tension est trop vive. Gabriel est assidu à l'ouvrage, revenant sans cesse sur ce pic dressé aux confins des lèvres humides. Les hanches de la belle allongée ondulent lascivement au rythme des coups de langue ou des doigts qui s'enfoncent en elle.

Les mains de Laure cramponnent les rebords de la table et elle dodeline de la tête en cadence. Son visage reflète le plaisir. Celui qu'elle prend à se laisser ainsi toucher par son mari, celui que son corps parvient encore à juguler. Pour combien de temps ? Elle ne veut pas y penser. Ce serait trop rapide. Alors, pour ce faire, elle se repasse des films dans sa caboche. Des images revenues de séances pareilles à cet instant.

Puis d'autres s'insinuent dans son esprit, toutes différentes. Il y a là du monde qui se bouscule au portillon : Marine et Alain, le jeune Renaud, mais surtout cette jolie vendeuse, Lydie ! La brune sent monter en elle une vague folle d'un plaisir démultiplié par ces visions revenues du néant. Gabriel persiste. Ses mouvements se font plus amples, ses doigts enfoncés dans la chatte qui le fait bander vont de plus en plus vite. Alors, c'est d'un coup le point d'orgue de ces préliminaires : le ventre qui se contracte sous ces allées et venues éclate dans un jet puissant d'un liquide clair.

La femme qui se libère hurle. Elle hurle de mots insensés, sortis tout droit de son esprit embrumé. Gabriel ne cesse pas pour autant son pilonnage, malgré cette pluie évacuée par son épouse en transe. Pourtant il vient de tiquer sur les mots criés par sa partenaire de jeu. Si sur l'instant il ne leur prête qu'une importance relative, il a tout de même noté que le prénom scandé par Laure lui est totalement inconnu. Dans ces instants de grandes folies, bien entendu, des tas de détails peuvent repasser par la tête des personnes qui jouissent, mais de là à inventer des prénoms...

Pire encore : pourquoi diable Laure a-t-elle besoin de penser à quelqu'un d'autre alors qu'ils font l'amour tous les deux ? De plus, le manque de cette semaine entière ne devrait pas engendrer ce genre de nécessité. Que se passe-t-il dans la caboche de son épouse ? Bien sûr, ce n'est pas le moment de tailler une bavette, mais il range cela au plus profond de son esprit. Il sera temps demain d'ouvrir le débat avec sa brune. C'est donc un peu dépité bien que bandant comme un taureau qu'il s'enfonce maintenant en elle jusqu'à la garde.

C'est toujours aussi bon. Pourtant il semble bien y avoir une épine quelque part. Laure hurle de plus belle pendant que son Gabriel se déhanche et la possède comme si sa vie en dépendait. Elle continue à psalmodier des phrases incompréhensibles, mais certains mots sont si nets... Ça ne rassure en rien son laboureur qui va finir par ensemencer le sillon. Les vocables entendus perturbent

quelque peu une machinerie prompte à se dérégler. Et de guerre lasse, bien qu'en crevant d'envie, la queue de son bonhomme marque le coup. Aussi incroyable que cela puisse paraître, la bite bien raide la seconde d'avant ramollit soudainement. Elle quitte le navire en perdition, et l'épouse écartelée ne saisit pas de suite qu'un incident vient de se produire. Pour elle, dans son rêve fou, c'est l'accomplissement de cet acte débuté depuis le retour de Gaby.

Lui, debout, toujours dans la fourche ouverte, offerte, la regarde sans un sourire. Quand elle se redresse pour le serrer contre elle, il n'a guère de réactions. Laure n'a rien compris, ne s'est pas seulement aperçu du changement subtil de son amant. Elle lui fait des mamours, l'embrasse dans le cou, le remercie, le félicite pour l'orgasme qu'il a su lui donner.

— Tu as été... comme toujours, Gabriel, merveilleux !

— Hum...

— Tu n'as donc pas aimé ?

— ...

Il ne dit pas un mot. Ébranlé par ses quelques murmures précédents, son mari ne semble pas à l'aise, mais dans son euphorie d'après sexe, la brune ne voit toujours rien d'anormal dans le comportement de son époux. Il file sous la douche et elle s'occupe enfin de son omelette. C'est assez rapide pour qu'il retrouve les couverts et un dîner sympa à l'endroit où quelques minutes auparavant c'était elle qui servait de hors-d'œuvre. L'air renfrogné de son mari passe toujours inaperçu aux yeux de la belle. Lui a cependant repris un peu de self contrôle.

— Ça te va ce que j'ai préparé ?

— Oui ! Oui, bien sûr.

— Tu as bien joui ? Parce que j'avoue que je ne savais plus trop où j'en étais et, qu'égoïstement je ne me suis pas préoccupée de ton plaisir.

— Ne t'inquiète pas pour ça. Ça ira mieux demain ou un autre jour.

— Ah bon ? Parce que tu n'as pas l'intention de... remettre cela tout à l'heure ? Nous avons du temps à rattraper, tu sais.

— Celui qui est perdu l'est à jamais, Laure. Personne ne peut revenir en arrière.

— Oui, une réflexion que je me fais souvent depuis quelque temps.

— As-tu des raisons de te dire ce genre de chose ?

— Hein ? Non. Non, bien sûr !

La femme assise près de son homme pour la première fois de la soirée le sent songeur, soucieux. Elle lève le visage vers celui qui lui fait face à table. Se douterait-il de quelque chose ? Qui aurait bien pu le renseigner avant son retour ? Ou bien n'a-t-il lancé que des paroles en l'air ? Prêché le faux pour savoir le vrai ? En tout cas, il convient d'être prudente ; très prudente, même. Laure ne pose plus de questions : s'il veut parler, il doit le faire tout seul, ce n'est pas à elle d'aller au-devant des ennuis. « Laisser faire et voir venir », une devise qui a fait ses preuves. Et puis rien n'indique que Gaby soit vraiment au courant.

⋆

Les jours suivants sont faits de hauts et de bas, c'est bien là aussi l'apanage des couples traversant le temps. Entre eux, pas d'altercations et tout semble dans la normalité, si ce n'est une défiance seulement tangible pour un œil persévérant. Bizarrement, malgré leurs envies parfois exacerbées, les deux ne viennent plus aussi spontanément l'un vers l'autre. Le repas du second soir du retour de Gabriel a été un calvaire pour sa femme. Chaque parole lui a fait peur, comme si leurs amis allaient lancer un pavé dans la mare ; rien de ce genre n'a pourtant eu lieu.

Alors la vie a repris un cours en apparence calme. Gabriel a toujours des doutes, mais les exprimer serait comme tuer un peu de cet amour qu'il porte à sa Laure. Elle, de son côté, est bourrée de remords, de regrets aussi vains qu'inutiles, mais elle

sent confusément que son homme a quelque chose qui lui reste en travers de la gorge. Elle non plus ne veut en rien envenimer une situation qui, somme toute, n'en a pas besoin. Le changement, si subtil soit-il, de l'humeur de son Gaby lui arrache les tripes et met ses nerfs à vif. Elle s'emporte souvent pour des futilités.

C'est ainsi qu'un soir pour une peccadille, l'orage éclate :

— À la fin, tu vas me dire ce qui nous arrive, Gabriel ?

— Pardon ? Qu'est-ce qui te prend ? Comment ça, qu'est-ce qu'il nous arrive ? Ne serait-ce pas à toi de me donner quelques éclaircissements ?

— Quoi ? De quoi parles-tu ? Je te trouve étrange depuis ton retour de séminaire. Nous n'avons plus vraiment de conversations, comme si nous devenions deux étrangers. Je n'ai pas fait ce que tu attendais de moi ? Ne suis-je pas assez gentille ? Je crois que j'ai droit à un peu plus de considération. Tu passes le plus clair de ton temps à ton bureau. Tu me fuis ? As-tu rencontré quelqu'un d'autre ? J'ai le droit de savoir, d'être informée, non ?

— Tu ne manques pas d'air, toi ! Tu es incroyable, tout de même... Et en plus tu as la mémoire bien courte.

— Comment ça ? Vas-tu finir par m'expliquer à la fin ?

— Ne serait-ce pas à toi de m'expliquer qui est Lydie ?

— Mais...

— Alors ? Qui c'est, cette Lydie ?

— Mais c'est une vendeuse de la boutique de fringues *Chez Morgan*. Pourquoi me parles-tu de cette femme ?

— Le soir de mon retour, alors que tu prenais ton pied, tu la suppliais de ne pas te faire de mal. Je suppose que tu es très intime avec cette nana... Tu n'as même pas senti que tu m'avais coupé la chique ce soir-là ? Bien trop occupée à remettre tes idées en place, sans doute !

— Tu es fou ! Je ne sais pas pourquoi j'ai crié ce genre de truc ; je suppose que lors de tes caresses je n'avais plus toute ma tête. Et c'est pour cela que depuis tout ce temps tu me bats froid ? Tu ne

pouvais pas en parler avant, que l'on règle ce quiproquo une fois pour toutes ?

— Oh, il y a encore autre chose... notre dîner chez Alain... tu es restée dans tes petits souliers toute la soirée, presque comme si tu avais peur de je ne sais quel drame. Peur que l'un d'eux me raconte quoi, au juste ?

— Là, tu te fais des films, Gabriel ! Il te faut te calmer. Comment peux-tu me parler comme ça ? Je ne vois même pas ce que tu veux insinuer. De toute façon, je ne connais rien non plus de tes soirées lors de tes absences. Après tout, il y a aussi des femmes dans vos réunions, n'est-ce pas ? Et qui me dit que tu ne t'envoies pas en l'air avec l'une d'elles, voire avec plusieurs ?

— Bien vu ! C'est du grand art de retourner la situation à ton avantage. Malheureusement, ça ne marche pas avec moi. Je veux entendre de ta bouche toute la vérité.

— La vérité... la vérité, c'est que mon corps m'appartient tout comme le tien t'appartient. Si je t'avais trompé, je ne vois pas pourquoi je devrais te rendre des comptes. Dans l'autre sens, il en va de même, bien entendu. Alors que tu me croies ou pas, je te le redis, je n'ai rien à me reprocher. Cette gamine, Lydie, elle est venue dans ma cabine alors que j'essayais des vêtements la veille de ton retour, et je ne sais pas ce qui s'est passé dans ma caboche pour que je fasse un amalgame pareil lors de notre partie de jambes en l'air. Sans doute que cette jeunette m'avait perturbée plus que je ne l'aurais cru. C'est tout.

— Je vais donc me contenter de ces explications. Je ne cherche pas la bagarre, mais tu comprends que j'ai pu être troublé que tu lui murmures des choses comme ça alors que nous faisions l'amour. Et pour Marine et Alain ? Rien à en dire ?

— Il te suffit de leur demander ; après tout, ils sont tes amis autant que les miens. Tu me prends vraiment pour une salope, hein ? C'est dingue, après toutes ces années passées l'un près de l'autre...

— On n'est jamais trop prudent. Peut-être que tu pourrais avoir un jour besoin d'aller voir ailleurs si l'herbe est plus verte dans le pré du voisin.

— Ben tiens... Les voisins aussi, pendant que nous y sommes. Pourquoi pas ? Et même que les fils de certains d'entre eux sont devenus des hommes, qu'ils aimeraient me baiser, qu'en penses-tu ?

— On va laisser tomber ce genre de discussion qui apporte plus de questions que de réponses.

— Tu as raison. Tu n'as pas envie de... tu vois bien, un petit coup au passage ? Et puis comme ça tu pourrais te déguiser en mari gentil ; ça me changerait du vieux bougon qui passe son temps à m'éviter depuis quelques semaines.

— Tu as raison ; allons-y ! Mes doutes m'ont déjà fait perdre assez de bon temps. Si nous passions aux choses sérieuses, histoire que tu te souviennes que je t'aime ?

— Ton comportement de ces derniers jours ne plaide pas en faveur de cette éventualité. Je crois que j'ai parfois songé que tu avais une maîtresse...

— Avec les amants que je t'ai imaginés, ça fait bonne mesure, non ?

— Alors viens ici, mon chéri ; il est plus que bien de renouer les quelques fils qui se détricotent au gré de ta mauvaise humeur.

— Hum, voilà qui remet tout à plat...

— C'est bien ! Un jour nous serons peut-être adultes, à l'instar de nos amis restaurateurs.

— Quoi ? Libertins, tu veux dire ? Je suis trop jaloux pour cela, Laure.

— À voir, mon amour, à voir ! Et si c'était moi, pour te punir, qui te le demandais gentiment ? Tu refuserais complètement ? Du coup, pas si sûre que tu...

— Chut... viens.

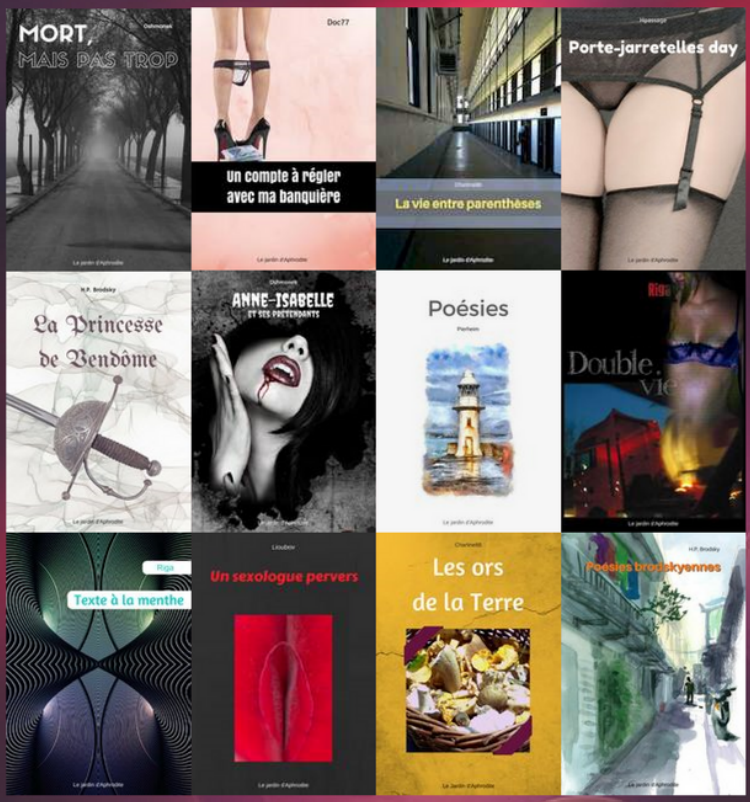
Gabriel vient de poser sa bouche sur celle de sa femme. Ils échangent un vrai baiser amoureux. Et quelque part, les fines

gouttelettes de sueur qui perlent sur le front de la brune se justifient par cette prétendue envie de sexe spontanée... une aubaine pour elle ! Elle songe en souriant intérieurement qu'elle vient d'avoir terriblement chaud. La catastrophe n'était pas très loin. Alors elle se laisse aller à le caresser autant qu'il la câline.

Demain sera un autre jour... à vivre !

Tenez-vous informé des nouvelles publications en visitant :

https://www.le-jardin-aphrodite.fr



Création et distribution :
Le jardin d'Aphrodite